

bitrage général entre le Brésil et le Portugal a été signée par M. de Rio-Branco, ministre des affaires étrangères, et le chargé d'affaires de Portugal, le comte de Selir.

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 5 avril.

Condamnation. — On a condamné à vingt ans de prison Solano Rigés, qui lança une bombe sur le passage du président de la République, l'année dernière.

HISTOIRE

DE

La Révolution turque

Pourquoi ? comment ?

Mon plus grand étonnement en entendant raconter le premier jour de la révolution, c'était de ne pas voir un ministre énergique intervenir et prendre en main la résistance. Je le dis à M. Ahmed-Ihsan.

— Et la police, pendant ce temps, que faisait-elle ? Et la garde impériale, les 20.000 hommes de troupe de Constantinople ?

— Personne ne bougea. Le Palais ne donna pas d'ordre. Ce fut la grande neutralité des fins de régime. Le Sultan ne pensait qu'à sa peau : « Que faut-il faire pour qu'on ne me tue pas ? » Telle était sa seule préoccupation. Quant aux ministres, leur mauvaise conscience anesthésia sans doute leur volonté.

« Pour ma part, je transforme instantanément ma Revue en journal quotidien, sans permission et sans censure, et je lance la première attaque directe contre le ministère et le Palais. Je réclame la démission du ministre de la police. Cent cinquante mille personnes, aristocrates, bourgeois, portefaix, côte à côte, vont manifester devant le palais du Sultan. Les ministres sont conspués, mais on l'accable, lui, on l'appelle ! Il ne sort pas. C'est qu'il n'a jamais entendu la voix de son peuple, et qu'il a peine à croire que ce soient des bénédictions qui montent ainsi vers lui. L'effusion populaire le déconcerte comme la caresse d'un animal inconnu et terrible dont on craint les mouvements. Le peuple l'attendit jusqu'à minuit. Il ne sortit pas. Mais on raconte qu'il disait à chaque instant à ses ministres : « Vous voyez, vous voyez, c'est moi qu'ils acclament !... Ils n'en veulent qu'à vous... »

« Le samedi 24 juillet, le peuple renseigné par les journaux a compris ce qui se passe et manifeste ardemment dans les rues.

« Vous ne pouvez vous imaginer ce que fut la vie morale de Constantinople et de toute la Turquie pendant ces jours bénis à jamais. L'enthousiasme, l'émotion du peuple atteignant un point que vos populations occidentales ne peuvent soupçonner. Tout le monde pleurait et riait à la fois. Des gens qui ne se connaissaient pas, s'embrassaient avec des larmes. Deux regards heureux se rencontrant suffisaient à pousser deux hommes l'un vers l'autre, à crier ensemble : *Yachassoum Vatan !* Vive la patrie ! *Yachassoum Hurriet* ! Vive la liberté ! Pour la première fois les échos d'Orient entendirent ces clameurs et les répéterent. Les femmes elles-mêmes se mêlaient à la foule et partageaient la joie universelle. Elles portaient comme les hommes la cocarde révolutionnaire rouge et blanche piquée sur leur voile. On faisait des cocardes avec tous les rubans qu'on trouvait dans la main. Etendards levés, la foule circulait dans les rues, sans but, chantant, dansant, au son des orgues de Barbarie. On entendait partout la *Marsellaise*. Les prêtres en turban, les prêtres en soutane, musulmans et grecs s'accroient, les chapeaux de feutre, les casquettes, les calottes et les fez fraternisent.

« Le dimanche 25 juillet, le peuple se rend en foule et spontanément devant la Sublime-Porte. Deux cent mille hommes réclament à grands cris le grand-vizir pour lui remettre une pétition demandant au Sultan la révocation des chambellans prévaricateurs, des ministres voleurs, du chef des espions. Le grand vizir, affolé, fait entrer une délégation de vingt personnes avec des rapetouilles. C'est le Cheik ul Islam qui les reçoit, en promettant de mettre lui-même la pétition sous les yeux du Sultan. Ce soir-là, les manifestations continuent dans les jardins publics ; devant les casernes on acclame et on harangue les soldats en armes.

« Le lundi 26, on apprend la nomination du nouveau préfet de police, un des espions les plus terribles du Sultan. Je publie alors dans mon journal un article de la plus extrême violence contre le grand-vizir qui n'a pas craint de nommer une telle canaille, un homme déshonoré par mille tipitages avec les tenanciers de tripots et de maisons hospitalières de Péra. Il s'appelle Hamdi-Effendi. Mon article amène la foule devant la Sublime-Porte. Le ministre de la police lui-même y arrive en voiture, le peuple couvre l'équipage de crachats. L'agitation augmente.

« Quand les faibles commencèrent à céder, ils cédèrent sur toute la ligne. Sous cette pression populaire formidable et inattendue, le Sultan prêta serment à la Constitution sur le Coran, entre les mains de notre premier pontife le Cheik ul Islam, ce qu'il n'avait pas fait pour la Constitution de 1876.

« La proclamation publique eut lieu le 26 juillet à la terrasse d'une mosquée. Le cheik s'avança, le Coran à la main, et dit : « Sa Majesté a baissé cette page en signe de fidélité à la Constitution, je la » baïse à mon tour, s'il ne tient pas sa » promesse, il parjure et je parjure. »

« Or, le parjure, chez nous, c'est l'abdication. Le Sultan était donc engagé et ne pouvait plus se reprendre. L'armée tout entière, la marine prêtèrent le même serment, une main sur le sabre, l'autre sur la Constitution.

« Le mardi 27 juillet, l'agitation continue contre le nouveau préfet de police qui, pour les Jeunes-Turcs, personnifie la réaction. La foule réunie devant la Sublime-Porte insulte les ministres qui arrivent, couvre leurs voitures de crachats, les bombarde d'épluchures de légumes. Les Jeunes-Turcs avaient exigé que l'amnistie fût accordée aux exilés politiques de toutes les provinces, mais la proclamation n'en avait été communiquée qu'à la Roumélie. Le peuple exige qu'elle soit étendue à tout l'empire, mais la Porte résiste. Une grande réunion composée d'étudiants,

de militaires et de civils, désigne deux personnes pour aller signifier au gouvernement la volonté populaire. Je suis l'un de ces délégués. Avant d'entrer à la Sublime-Porte, je prête serment à la foule de ne pas en sortir sans lui rapporter l'amnistie complète, et la foule jure de ne pas se disperser avant mon retour. Admis près du grand vizir, je lui communique sans phrases la décision des Comités. Sans aucune hésitation le ministre s'y soumet et la nouvelle en est télégraphiée instantanément aux provinces. Mais le ministre de la police qui ne cherchait qu'à troubler l'ordre pour pouvoir déclarer l'état de siège à Constantinople, avait fait avertir les détenus de droit commun dans les prisons qu'on allait libérer les détenus politiques et qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être relâchés en même temps. Il leur avait fait distribuer des armes en leur conseillant de ne pas laisser sortir les détenus politiques sans eux. Le Conseil des ministres signa l'amnistie générale. La machination du policier avait donc réussi. Les voleurs, les assassins s'étaient répandus dans la ville.

« Le jeudi 29, les ministres arrivant à la Sublime-Porte sont insultés par la foule. Quelques Jeunes-Turcs réunis chez moi m'envoient chez le premier ministre, Said-pacha, sans prendre l'avis du Comité, vu l'urgence. Je le trouve en train de déléguer aux quatre de ses collègues. Je lui demande au nom du Comité de la Nation la révocation immédiate du préfet de police qui conspire contre le peuple. Je lui explique que la nomination de ce nouveau fonctionnaire est anticonstitutionnelle et que le Sultan ayant juré fidélité à la Constitution doit tenir son serment. Le grand vizir manifeste un étonnement non joué.

« Comment ? me dit-il tout pâle, le Sultan a-t-il juré ?

— Hier, Altesse.

« Nous n'en sommes pas avisés, mon enfant.

« Je m'étonne d'une telle anarchie dans le gouvernement. Il lève les bras et les yeux au plafond...

« Il est surpris que j'insiste sur la révocation du policier, il ne comprend pas notre méfiance. Le Sultan, dit-il, a besoin de serviteurs pour le défendre.

« Je lui exhibe le pacte des Jeunes-Turcs dont l'article premier ordonne de respecter la vie du Sultan aussi longtemps qu'il restera fidèle à la Constitution.

« Nous sommes constitutionnels, lui dis-je, le Sultan est constitutionnel, je vous conseille d'être constitutionnel.

« Quand il eut lu notre pacte, il comprit que la vie du Sultan ne courait aucun danger.

« Je ne savais pas la situation si grave, dit-il, d'un ton de tristesse profonde.

« Alors, nous parlâmes de notre patrie et nous pleurâmes ensemble.

« Puis il fit appeler le chef policier et lui reprocha de ne pas avoir expédié en province les détenus de droit commun, comme il l'avait promis.

« Je lui dis : — Vous voyez, Altesse, quel homme est votre ministre de la police... — Qui devons-nous mettre à sa place ? me demanda-t-il.

« Ce n'est pas mon affaire, Altesse, mettez un honnête homme sous votre responsabilité.

« Le ministre de l'intérieur, Memdoud-pacha, qui était présent, proposa de m'éloigner afin que les ministres pussent délibérer librement.

« Le grand vizir répondit : — Moi, je suis d'avis de délibérer devant l'Isan-bey.

« Les autres acquiescèrent.

« Je repris la parole.

« Je ne délibérerai pas sur votre choix, dis-je. Ce n'est pas ma mission. Mais je ne sortirai pas d'ici avant que le ministre de la police ne soit révoqué.

« Un fil direct relie la Sublime-Porte au palais du Sultan. Said-pacha, par dépêche, obtint immédiatement du Sultan la révocation de Hamdi-Effendi.

« On va rechercher le ministre de la police pour lui annoncer sa révocation. Il rentre pâle et tremblant et apprend sa destitution en balbutiant de vagues paroles.

« Je vais nommer le gouverneur d'Andrinople pour le remplacer, fit Said-pacha. C'est un honnête homme. Mais qui fera l'intérieur en attendant son arrivée ? Le ministre de l'intérieur ? me questionna-t-il.

« Non, fit-il. Nous n'avons pas confiance dans Memdoud-pacha.

« Eh ! bien, je ferai l'intérieur moi-même, conclut le grand vizir.

« Alors je quittai Said-pacha en le félicitant. Mon rôle était fini. Dehors, la foule accueillit avec enthousiasme la nouvelle que je lui apportais.

« Le vendredi 30 juillet, l'allégresse populaire fut générale. Ce jour-là, premier vendredi de la révolution, le Sultan, entouré de ses soldats, partit de son palais, allant à la Mosquée, avec la cocarde révolutionnaire piquée sur sa redingote. Louis XVI avait coiffé le bonnet phrygien !

« La semaine suivante, Said Pacha forma un nouveau cabinet en voulant laisser au Sultan le choix des ministres de la guerre et de la marine. Le peuple s'opposa à cette réserve anticonstitutionnelle. Said Pacha démissionna.

« Kiamil Pacha est alors appelé à former le premier cabinet constitutionnel turc qui dura jusqu'en février dernier.

« Depuis, les seuls gros événements de notre vie politique furent la mutinerie de la garde impériale, les élections et l'ouverture du Parlement.

« Ces 20.000 Kurdes et Albanais qui composaient la garde n'étaient pas rassurants. Nous obligâmes le Palais à les licencier et à mettre à leur place des troupes du 3 corps d'armée révolutionnaire. Mais quelques soldats refusèrent leur congé et il fallut les soumettre avec les troupes arrivées de Roumélie, trois d'entre eux furent tués, les autres se rendirent. Une vingtaine de généraux furent envoyés en province et les soldats retournèrent dans leurs foyers.

« Les élections eurent lieu en décembre, au milieu de fêtes imposantes. Les prêtres, musulmans, Grecs, Arméniens se promenaient dans la foule en s'embrassant. En janvier le Parlement fut convoqué. L'ouverture se fit au milieu d'une émotion et d'un enthousiasme admirables.

« Mon interlocuteur avait parlé jusqu'à la sans s'arrêter. Mais à présent il paraissait épuisé.

« Pardonnez-moi, fit-il, et donnez-moi quelques instants de repos. En vous

racontant tout cela je revis les heures épuisantes de cette première semaine pendant laquelle je ne me suis pas allongé pendant une heure sur un lit. Par un réflexe singulier, je ressens la même fatigue, la même angoisse au cœur, la même fièvre.

Je fis silence un moment.

(A suivre.)

Dambleteuse.

LETTRE DE MILAN

Un demi-siècle d'enseignement artistique : les hommages rendus à Camillo Boito. — Les derniers achats du musée numismatique de Brera. — Conférences et conférences : le médecin Castiglioni et le père Alfani.

Une manifestation imposante a eu lieu dans la grande salle de l'Académie des beaux-arts, au palais de Brera, en l'honneur du professeur architecte Camillo Boito, qui vient de prendre sa retraite après quarante-huit ans d'enseignement.

Tout le monde des arts et des lettres et une véritable foule d'élèves, parmi lesquels nombre d'ingénieurs et d'architectes déjà illustres, s'y étaient donné rendez-vous. Reconnu dans l'assistance : Arrigo Boito, le célèbre compositeur et poète, frère de l'artiste fêté ; M. Bassano Gabba, adjoint municipal à l'instruction publique ; le professeur Navati, président de l'Académie scientifique et littéraire (auquel on rendit également hommage, quelques jours après, en célébrant le 25^e anniversaire de son doctorat) ; M. Antonio Fradeletto, secrétaire général des expositions internationales des beaux-arts à Venise ; le maître Galligani, directeur du Conservatoire Giuseppe Verdi ; le professeur Serafino Ricci, directeur du cabinet numismatique ; le professeur Rönchelli, l'éditeur Emilio Treves, le professeur Piero Giacomini, président de l'Académie des beaux-arts de Turin ; les architectes Luca Beltrami, Giachini et Moretti, les députés Albassini, Gornaggia, Romussi, Marangoni, Nava.

Des télégrammes et lettres d'adhésions ont été envoyés par M. Gornaggio Ricci, directeur général des beaux-arts au ministère de l'instruction publique, par les critiques Vittorio Pica et Pompeo Molmenti, les sculpteurs Ettore Ferrari, Aristide Sartorio, Giulio Monteverde, par toutes les académies italiennes, nombre d'écoles d'architecture, d'expositions, etc.

Quand M. Camillo Boito parut au milieu de la salle on lui fit une ovation qui dura plusieurs minutes. Des discours ont été prononcés par l'architecte Broggi, au nom du comité des fêtes, par M. Panizzardi, préfet de Milan. Le représentant du gouvernement annonça que le roi Victor Emmanuel le chargeait de décorer l'artiste du grand cordon de la Couronne d'Italie et lui en même temps une lettre de félicitations de M. Rava, ministre de l'instruction publique. Après M. Panizzardi, prit la parole le sénateur Giuseppe Colombo, directeur de l'Institut polytechnique ; le professeur Virgilio Colombo, pour les collègues de l'Académie de Brera ; les architectes Manfredini, Annoni et Sommaruga. De nouvelles ovations retentirent dans la salle lorsque M. Boito se leva à son tour et remercia d'une voix émue la belle assistance.

Une grande médaille d'or lui a été offerte par le comité des fêtes. S. M. la reine douairière envoya aussi une médaille d'or.

Le musée numismatique de Brera vient de s'enrichir de nombreuses pièces appartenant à des séries très rares. Dans les anciennes séries, on remarque un tétradrachme de Syrie, avec les têtes de Cléopâtre et d'Antiochus VIII ; un monnaie d'or de l'époque de Licinius père, la partie centrale d'un médaillon de Gordien III. Toute une série de monnaies byzantines, parmi lesquelles il y en a de fort précieuses, a été acquise par la direction du musée. Dans les séries médiévales et modernes seront représentées des monnaies qui ne étaient pas encore, telles que les monnaies d'Avigliana, Boygo in Bressa, Campi, Campobasso, Carpentras, Chambéry, Cornet, Corta, Manfredonia, Matelica, Milano, Monza, Orbetello, Pinerolo, Ponte d'Aix, Roveredo, Signa, Terni, Vicenza, Villa di Chiesa et Volterra.

On a aussi assuré au médailler de Brera les meilleures pièces du coin de Leuck (canton du Valais), rassemblées par MM. Clerici, antiquaires de Milan : une monnaie de Gènes de l'époque du doge Antoniotto Adorno (1378) ; l'écu d'or de Louis I^{er} de Provence pour Naples, le denier d'Amédée VI pour Saint-Maurice. Le musée aura enfin le seigneur d'Alexandre VI pour Ancone, l'écu d'or d'Emmanuel Philibert pour Nice, l'écu d'or de Paul III Farnèse pour Pérouse, le teston d'argent de François de Lorraine pour Florence, le denier de Frédéric II pour Vittoria.

L'éveil du printemps coïncide avec une oraison tout à fait exceptionnelle de conférences. Je me borne aujourd'hui à enregistrer les deux derniers succès. M. le docteur Arturo Castiglioni nous entretint de « Charles Goldoni, médecin ». Cette conférence était organisée par l'Association sanitaire milanaise.

Le père Alfani parla dans la salle bondée du « Circolo filologico » sur les tremblements de terre. Le sujet, qui est redevenu d'une actualité saisissante après le désastre de Messine et de Reggio, fut traité par le savant prêtre, directeur de l'observatoire « Ximeniano » de Florence, avec une clarté lumineuse et un remarquable sens pratique. Le conférencier insista sur la nécessité de bâtir les maisons suivant certaines règles fixes dans les pays sinistrés, car il ne faut jamais oublier que les débris qui les construisent à cet objet ; lorsqu'ils les font, ils créent l'ennui et le ridicule, et je ne crois pas qu'il y ait lieu de dépenser de l'argent pour ce double objet.

On veut donner 32.000 francs pour frais de représentation, 46.000 pour indemnité de logement. M. Chomjakoff explique que, malgré tout son respect pour les talents de la commission du règlement, il ne la croit pas capable de découvrir un appartement où il puisse recevoir un millier de personnes.

Parler de représentation lorsque la misère est grande, lorsqu'il faut chercher des ressources, — voter des crédits pour des frais de représentation, ce serait une honte.

La Douma fait une ovation à son président et rejette la proposition à une écrasante majorité, contre quelques voix de l'extrême droite.

« D. »

que ceux qui ont presque entièrement détruit tant d'autres villes et villages.

Renzo Sacchetti.

LA "FOLIE" SIMYAN

M. Simyan était allé vendredi visiter le nouveau bureau de poste des boulevards. Il y est retourné hier. Ce n'est pas seulement — comme de mauvaises gens ne manqueraient pas de l'affirmer — que M. Simyan n'a rien à faire. C'est aussi, c'est surtout qu'il est extrêmement satisfait d'avoir fait construire un si magnifique bureau. Gageons qu'un invincible attrait l'y ramènera aujourd'hui encore, incognito, et qu'à voir tant de mosaïques, de mosaïques, de ferronneries artistiques, d'émaux et de dorures, il éprouvera la joie spéciale qu'éprouve tout bon propriétaire à parcourir sa maison.

Pas un pouce de la muraille qui soit nu et honnête. Une céramique blanche est revêtue proprement les murs. Mais trop simplement. Alors, des feuillages bien pâle ornent la céramique blanche. Et ces panneaux sont encadrés de mosaïque. Sous la corniche, des médaillons en terre cuite représentent les capitales de l'Europe. Rome est une dame assise sur un banc et qui tourne le dos à un paysage. Tokio est installée devant une table et tient un formidable éventail. C'est une forte personne dont les cheveux sont des foudres.

Nul ne sait pourquoi, à l'entrée du bureau, trois médaillons pareils — mais non pas en argile, en céramique — montrent ce qu'un communiqué officieux appelle « l'emblème grec de la Finacia ». L'emblème de la Sicile est une tête pourvue de trois jambes. Et que vient-il faire ici, sauf peut-être indiquer que M. Simyan a une grande envie de s'en aller — hypothèse d'ailleurs improbable.

Le comptoir derrière lequel se tiennent les employés est revêtu également de panneaux de céramique. Mais tous nous offrent uniformément notre vieux coq gaulois. Ce qui ne semble pas inspirer aux employés une gaieté particulière. Il faut dire qu'une foule énorme n'a cessé de circuler dans le bureau. Et combien, qui ordinairement achètent leurs timbres à la marchande de tabac, ont pris plaisir à venir dépenser dix centimes dans ce local pareil à une salle de bains de strappe.

Il faut d'ailleurs une grande audace pour oser présenter une seule pièce de bronze alors que tant d'or couvre les murs. Le premier jour passé, nul n'osera plus. M. Simyan a bien compris et, à l'entrée du bureau, il a fait creuser une manière de niche dans laquelle s'installera un facteur spécialement chargé de la vente des timbres.

Les cabinets téléphoniques sont installés dans une petite salle circulaire du sous-sol. Elles sont magnifiques. Des sculptures dorées et des émaux ornent les portes d'acajou. Une grande table occupe le centre de la salle. Et l'endroit est frais, discret et élégant. Aussi, on y a vu hier beaucoup de gens qui étaient venus s'y reposer un petit quart d'heure. Ils lisaient l'annuaire du téléphone comme s'il eût été le roman le plus attachant. Ils lisaient, le front dans leur main, et assis à l'avantage sur des chaises très confortables.

Il semble qu'on ait soigneusement choisi les employés avant de les asseoir derrière les guichets. Ils sont élégamment vêtus, et, pour la plupart, frisés au petit fer. En tout autre temps que le nôtre, on les eût pris pour deux figurants. Mais, après la grève, M. Simyan n'oserait pas.

Louis Latzarus.

Un excellent moyen

d'être moins nerveux

Si vous voulez, Messieurs, obtenir dans votre intérieur une égalité d'humeur constante, et si, vous, Mesdames, vous désirez demeurer souriantes et gracieuses à l'égard de vos époux, chassez ces troubles nerveux qui viennent par la plupart du temps d'un estomac fatigué ou débile, et prenez pour base de votre alimentation les excellents produits : Crèmes, Farines ou Potages de Knorr, vous améliorerez votre santé tout en vous délectant.

Louis Latzarus.

UN BEL EXEMPLE

L'ordre du jour de la Douma russe, au 31 mars, portait la délibération sur un projet de loi, attribuant au président une somme d'environ 80.000 francs, pour frais de représentation avec effet rétroactif depuis son élection, en 1908. M. Chomjakoff a prononcé à cette occasion un discours, dans lequel il a déclaré que lui et les vice-présidents étaient opposés à cette mesure.

Lorsque nous avons été élus, nous avons su quelles seraient nos obligations et quelle serait la rétribution. Nous n'avons ni le droit ni le devoir de demander un supplément de traitement pour notre peine. (Bravos.) Il peut y avoir des opinions contraires. La commission du règlement a même réfléchi sur la proposition, mais nous nous plaçons au point de vue que voici : si la présidence devait obtenir un supplément, il faudrait l'accorder aussi à tous les autres députés qui fournissent un travail extraordinaire. A mon avis, le président et ses adjoints ont moins à travailler que les autres députés, notamment les présidents des commissions, et parmi eux, ceux de la commission du budget et de celles des finances. Je ne crois pas que l'assemblée veuille leur accorder des suppléments et par là même elle rejette la proposition soumise à sa délibération. Il y a un second principe en jeu : le président doit avoir l'obligation de représenter, or je suis l'adversaire déterminé de tous les frais de représentation et de toute représentation. La Douma, en ses deux années de travail sur le budgetaire, a pu voir la lourdeur des frais de représentation ; je ne sais pas quelles gens touchent tous les frais de cet ordre inscrit au budget et comment ils les dépensent ; ils dépensent qu'ils les consacrent à cet objet ; lorsqu'ils le font, ils créent l'ennui et le ridicule, et je ne crois pas qu'il y ait lieu de dépenser de l'argent pour ce double objet.

On veut donner 32.000 francs pour frais de représentation, 46.000 pour indemnité de logement. M. Chomjakoff explique que, malgré tout son respect pour les talents de la commission du règlement, il ne la croit pas capable de découvrir un appartement où il puisse recevoir un millier de personnes.

Parler de représentation lorsque la misère est grande, lorsqu'il faut chercher des ressources, — voter des crédits pour des frais de représentation, ce serait une honte.

La Douma fait une ovation à son président et rejette la proposition à une écrasante majorité, contre quelques voix de l'extrême droite.

« D. »

LES ŒUFS DE PAQUES

Dans quatre jours, joyeusement, les cloches de Pâques feront leur rentrée triomphale et elles rapporteront, en même temps que le sourire du printemps, une multitude de ces petits et de ces grands cadeaux qui entretiennent si gentiment l'amitié.

C'est une jolie étape dans l'année que ce jour de Pâques, presque aussi solennel que celui du 1^{er} janvier, et toute semblable notamment en ce qui concerne la tradition des cadeaux : le décor a changé, le temps « a quitté son manteau de vent, de froidure et de pluie », le bonhomme Noël a cédé la place à la fée Printemps, mais l'humanité n'a pas bougé, et le plaisir de recevoir un présent, la joie bien plus grande et plus délicate de l'offrir sont restés les mêmes, tout prêts à saisir l'occasion de se manifester.

Et le Figaro, fidèle lui aussi à ses traditions, ne veut pas manquer cette occasion de rendre un petit service à ses lecteurs et de guider à travers Paris les convoitises des uns et les générosités des autres.

Gustave-Roger SANDOZ

10, rue Royale.

Un cadeau toujours agréable et en même temps utile, c'est une bonne montre, un charmant bracelet, pour une jeune fille ou une femme, des médailles, des bijoux de toute nature qu'on trouve aux meilleures conditions de qualité, d'élégance et de prix à la maison Sandoz, 10, rue Royale. Cette maison ancienne, qui depuis si longtemps détient le record de la renommée pour l'horlogerie et la bijouterie, est à son plus haut point sous la direction de M. Gustave-Roger Sandoz, récompensé à toutes les expositions, membre du jury aux Expositions universelles de Paris 1889 et 1900 ; Grand Prix à Saint-Louis, Liège et Milan, hors concours à Londres 1903, etc. Ces garanties sont suffisantes pour le mettre hors de pair.

« MODERNA »

21, rue du 4-Septembre.

Tel est le nom du luxueux magasin qui vient d'ouvrir 21, rue du 4-Septembre, pour le plus grand plaisir de celles et de ceux qui procèdent le souci de leur beauté et qu'intéressent les plus ingénieuses trouvailles de l'hygiène et du confort moderne. Ici règne le cadeau de Pâques des coquettes et des coquets. Cadeau utile et charmant.

Les Parisiennes y trouveront l'appareil de massage vibrateur Electra Arnold contre les rides faciales ; le séchoir Electra pour cheveux, les fous électriques pour friser et onduler, le Thermophore Electra, compresse chauffante électrique ; enfin cette merveilleuse invention : le Peigne séchoir Femina, dont l'usage journalier maintient la chevelure bouffante et soyeuse et que l'on se procure au prix inouï de 4 fr. 50.

Et voici encore l'incomparable rasoir Apollo, vendu 25 francs avec douze lames, un passeur automatique ; puis, pour tous les calorifères électriques « le Suprator », si utile dans un cabinet de toilette et d'une dépense infime.

On le voit, le joli magasin justifie abondamment le nom qu'il porte et qui sera bientôt familier au Tout-Paris, ami de l'élégance.

Louis MARQUIS-SIRAUDIN

Chocolatier-Confiseur

Boulevard des Capucines.

Tout Paris connaît cette maison de vieille et solide renommée, ce palais de toutes les gourmandises, et ce n'est rien de dire à personne que c'est l'endroit où l'on trouve les plus beaux et des jolies gourmandises, les chocolats savoureux, les friandises délicates y sont incomparables. Ces choses délicieuses se trouvent actuellement dans un cadre du plus élégant et du plus somptueux modernisme : l'ancienne Maison Louis Marquis, Siraudin successeur, a en effet ses pénates dans le merveilleux immeuble dont Paris sait avec curiosité la construction, et, installée dans la splendide magasin aux marbres somptueux et dorés qui fait face au Grand Hôtel, elle se trouve aussi avoir droit de cité dans la rue de la Paix, puisque l'une de ses vitrines se trouve dans le hall monumental de l'immeuble qui fait communiquer le boulevard des Capucines et la rue de la Paix, que les Parisiennes au sortir du salon de leur coiffeur ou de leur modiste n'ont plus à quitter pour pénétrer chez leur confiseur favori. Ainsi, sans cesser d'être l'ornement de la place de l'Opéra et du boulevard des Capucines, la maison Siraudin se trouve être de nos jours la rue de toutes les élégances, et sa clientèle peut le plus aisément du monde éviter l'encombrement dont les travaux récents du Métropolitain ont doté le boulevard. On ne saurait plus joliment se jouer des embarras de Paris.

Jules HAUTECEUR

172, rue de Rivoli, à l'angle de la rue de Rohan.

Une maison où la variété est grande et où l'on peut faire son choix avant son goût et sans le goût de la mode, à la mode ou à l'antimode, est agréable. D'abord les maroquineries, portefeuilles, porte-monnaie, porte-cigares, etc., etc., les petits bronzes charmants, oiseaux, chiens, crocodiles, lézards, etc., un très beau choix de jumeaux de théâtre ; un assortiment formidable d'albums de tous genres, albums pour photographes, albums pour cartes postales, etc., etc., des articles religieux, chapelets, médailles de première communion ; à des prix extraordinaires de bon marché ; enfin la plus belle collection d'estampes et de gravures, de fac-similés d'aquarelles, etc., qui est la grande réputation de la célèbre maison Martinet, fondée il y a cent treize ans et devenue, de génération en génération, la maison Hauteceur, trésor des amateurs et des bibliophiles.

PINEDO

437, rue Vieille-du-Temple.

Ne manquez pas une visite à cette adresse, vous tous qui voulez offrir un cadeau de Pâques, artistique, une de ces œuvres harmonieuses et jolies signées d'artistes connus, et qui sera la parure des logis. Ces précieuses reproductions des plus parfaits chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'ébauchoir sont toutes réunies ici, dans les galeries que possède M. Pinedo. Statuaire, créateur de la couleur de bronze — le bronze qui porte son nom — chevalier de la Légion d'honneur et impeccable artiste, M. Pinedo a groupé la ravissante exposition de bronzes d'art qu'il offre, comme fabricant, à des prix invraisemblablement avantageux. On y remarque entre autres ces statues de bronze : le *Napoléon équestre* de Moris ; la *Fornarina*, de Berthoud ; les *Courtes de chars romains* de U. Ceca ; la magnifique Diane de Carrier-Belleuse, qui feront la joie des connaisseurs, des visiteurs de ce musée Pinedo, fondé en 1842.

G. Sarel.

LE TRIOMPHE DE LA ROBE TAILLEUR

La réunion d'avant-hier à Longchamp fut un immense succès pour les costumes tailleur de Ayme, ce couturier qui possède à un si haut degré la science approfondie du vêtement féminin. Ses merveilleuses robes princesse, ses silhouettes redingotes aux revers de pure robe tailleur, sa série spéciale de costumes trotteur pour le footing à 450 francs réalisent cette idéale perfection de coupe qui attire dans ses salons d'entresol du 11, boulevard

vard Malesherbes, l'élite de nos élégantes Parisiennes.

La Méningite cérébro-spinale

épidémique

Nous avons présentement, dans deux ou trois garnisons de l'Est et du Nord-Ouest, dans quelques villes de la banlieue parisienne, voire dans un des quartiers les plus peuplés de Paris, quelques cas de méningite cérébro-spinale. C'est une petite, toute petite épidémie, d'allures relativement bénignes, et qui sans doute, après un ou deux mois de menus ravages, s'éteindra tout à fait. Il est d'ailleurs extrêmement probable qu'elle ne gagnera pas le centre de

conférence de M. le docteur de Oliveira Lima sur le poète brésilien Machado d'Assis. Ont prononcé aussi des allocutions :

M. le docteur Charles Richet, Xavier de Carvalho et le docteur Gabriel de Piza, ministre du Brésil à Paris. Mlle Lucie Lemaire (du théâtre Sarah Bernhardt) a lu des vers de Machado d'Assis, traduits par le poète belge, Victor Orban.

Un don au Petit Palais. — Mlle Juliette Courbet vient de donner au musée du Petit Palais six tableaux de Courbet. Le Conseil municipal, à la demande de M. Quentin-Bauchart, a accepté cette donation. Il a été remis à M. Reboul, président de la 4^e commission, et Quentin-Bauchart de remercier Mlle Courbet et de lui offrir une médaille de donateur.

La rue Coquelin. — Le Conseil municipal a adopté le principe d'une proposition de M. Paul Esquerre demandant que le nom de Coquelin fut donné à une rue de Paris. La proposition a été renvoyée à la 4^e commission, pour attribution.

La fête du P. C. N. — Samedi soir a eu lieu, à la salle des Horticulteurs, la fête du P. C. N., sous la présidence de MM. Appell et Landouzy, doyens des facultés des sciences et de médecine.

Trois dessinateurs représentant la physique, la chimie et l'histoire naturelle, ont gracieusement offerts par le maître Jean Weber, illustrèrent le programme de la revue de MM. Buthin et Chalus du P. C. N.

Les acteurs : MM. Treil, Le Goc, Chailley, Martin, Latouche, etc., tous étudiants du P. C. N., recueillirent de nombreux et joyeux braves.

Monument Jacques d'Uzès. — La souscription ouverte pour élever un monument à l'explorateur Jacques d'Uzès par la section d'Uzès (Gard) des vétérans des armées de terre et de mer 1870-1871 s'élève à ce jour à 40.140 fr. 45.

Les souscriptions sont reçues chez M. Deleuze, à Uzès.

L'Orphelinat des employés de Banque et de Bourse. — Samedi soir, a eu lieu le grand bal que le comité de l'Orphelinat des employés de Banque et de Bourse donne, chaque année, au profit de l'œuvre.

M. Caillaux, ministre des finances, accompagné de M. Maurice Berthelette, député, ancien ministre, présida cette fête qui avait réuni un très grand nombre de hautes personnalités du monde, de la finance, des arts et de la mutualité et qui fut des plus brillantes.

A L'HOTEL DE VILLE

L'AVANT-DERNIÈRE SÉANCE DU CONSEIL MUNICIPAL. — COMMENT SERONT TRAITÉS LES GARDEUSES DES HALLES.

Au cours de la séance d'hier, le Conseil municipal a examiné un certain nombre d'affaires, dont quelques-unes intéressent la beauté ou l'état sanitaire de Paris. C'est ainsi que M. Deslandres a fait décider que l'on supprimerait et couvrirait le bief de la Glacière de la rivière de Bièvre, et que M. Navarre a protesté contre l'établissement d'un passage à niveau boulevard Masséna.

Le reste de la séance a été consacré à la discussion de la question de M. Paul Fleuret, qui a demandé à l'administration quelles mesures elle comptait prendre contre le concessionnaire du gardiennage des Halles, qui aurait violé des articles du cahier des charges. M. Fleuret a expliqué que les tickets vendus aux gardeuses, avaient été à des prix majorés et que le concessionnaire, qui est tenu de verser aux gardeuses un salaire quotidien, n'avait rien versé et avait fait signer cependant des reçus. Des gardeuses qui n'ont pas voulu signer, ont été révoquées. MM. Deslandres et Maurice Quentin sont intervenus et ont réclamé une enquête. Finalement, l'ordre du jour de M. Fleuret, réclamant une sanction, a été adopté. Le préfet, M. de Selves, a affirmé qu'il suivrait cette affaire avec la plus grande vigilance, tout en s'entourant des précautions nécessaires.

Janville.

Nouvelles Diverses

DISPARU, REPARU

Un garçon de recette de la « Société d'assurances mutuelles », rue de Castiglione, Abel Brienne, âgé de vingt-huit ans, concierge, 58, rue de Bourgogne, partait dimanche matin pour Trier où il allait verser les trois mois de pension de son père, actuellement dans une maison de santé. Il devait être de retour pour dîner. Sa femme l'attendait vainement toute la nuit.

Hier, elle courut prévenir M. Brongniard,

commissaire de police. Abel Brienne n'avait jamais dérogé à ses habitudes très régulières, et il devait, affirmait sa femme, être la victime d'un crime. Or, à l'heure où elle se rendait chez M. Brongniard, une logeuse de la rue Lecourbe, Mme Blanchard, venait déclarer à M. Borge, commissaire de police du quartier de Javel, qu'à trois heures du matin, deux de ses locataires, les nommés Riand et Meilhac, étaient rentrés dans leur chambre en tenant une conversation suspecte. Elle avait regardé par le trou de la serrure et les avait vus se partager deux billets de cent francs qu'ils sortaient d'un portefeuille.

— Il a été rapidement fait, celui-là s'était écrié Riand.

Puis ils avaient quitté l'hôtel après avoir caché le portefeuille sous une souppente où Mme Blanchard l'avait retrouvé. Le portefeuille contenait les papiers d'Abel Brienne.

Une sonnerie fut établie à l'hôtel de Mme Blanchard. Elle annonça hier soir l'arrestation de Riand, qui, interrogé par M. Brongniard, refusa de parler.

Quant à Meilhac, après avoir été vu aux Halles, il a pris la fuite.

L'enquête semblait démontrer hier soir l'assassinat de Brienne, quand un « fait nouveau » se produisit.

Brienne décida de ses nouvelles. Il a annoncé à son patron son retour pour ce matin.

ENTRE ÉTUDIANTS RUSSES

Deux étudiants russes, Joseph Matavosky et Salomon Stoly, âgés de vingt-deux ans, demeurant le premier rue Monge, le second rue de Valenciennes, regagnaient hier matin leur domicile, après avoir fait la fête toute la nuit, quand boulevard Saint-Michel, à la hauteur du numéro 52, ils se prirent tout à coup de querelle.

Exaspérés, Matavosky sortit un revolver de sa poche et fit feu par trois fois sur son adversaire, qui fut atteint légèrement à la nuque.

Stoly est soigné à l'hôpital de la Pitié. Le meurtrier, qui regrette vivement son acte, a été arrêté.

LE CRIME DE VERSAILLES

Le juge d'instruction ne croit plus que la vengeance ait été le mobile de l'assassinat de Mme Barbery, et M. Cosme est convaincu maintenant que l'assassin est un cambrioleur.

Il va donc s'attacher à déterminer l'importance du vol. Le frère de la victime a communiqué déjà à M. Cosme la liste des bijoux que devait posséder la pauvre femme : deux montres en or, des boucles d'oreilles avec brillants, une alliance et des bagues. On n'a pas, on le sait, trouvé trace de ces bijoux.

Le Parquet a décidé hier de demander à l'autorité militaire de faire revenir de Sidbel-Abbes où il est en garnison le fils de Mme Barbery.

LE TERME D'AVRIL

Aux approches du terme, les Parisiens qui s'apprêtent à déménager ne manquent pas de visiter l'Exposition de mobiliers par milliers organisée aux Grands Magasins Dufayel. Ils y trouveront sièges, tapis, tentures, articles de bijouterie, orfèvrerie, joaillerie, qui seront de ravissants cadeaux de Pâques, maroquinerie, voyage, sport, etc., vendus à des prix de bon marché défiant toute concurrence. De nombreuses distractions sont en outre offertes au public.

INCENDIE

Hier soir, à onze heures et demie, le feu s'est déclaré, 40, rue Allez, dans l'entrepôt de linéum de M. Autran, dont les magasins sont situés 7, avenue de l'Opéra.

Le feu, trouvant dans la construction toute en planches de l'entrepôt un aliment facile, s'est rapidement étendu à la bâtisse entière, menaçant du côté de la rue Roger-Bacon l'écôle libre de garçons et un garage d'automobiles du côté de la rue Guersant, dont autres garages d'automobiles, et enfin du côté du boulevard Gouvion-Saint-Cyr, quelques petits commerçants et l'école libre de filles.

Tous ces divers voisins ont plus ou moins souffert ; mais la venue rapide des pompiers et leurs efforts ont rapidement limité l'incendie à l'entrepôt qui, lui, est entièrement détruit. À une heure et demie du matin tout danger était écarté, on voyait les décombres.

ACCIDENTS

L'automobile de M. Pinchart, ingénieur, 58, rue Saint-Sabin, a renversé hier, boulevard Beaumarchais, un jeune homme de quatorze ans, Jean Lecœur, apprenti, 11, rue Bouille.

Lecœur a été transporté à l'hôpital Trousseau dans un état désespéré.

— Avenue d'Éna, à la hauteur du nu-

méro 96, une automobile a renversé un flâneur. Le cocher, Charles Fillaux, âgé de vingt-trois ans, a eu le crâne fracturé.

Jeau de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Le voyage présidentiel et l'escadre

Toulon. — Trois divisions de l'escadre seulement se rendront à Nice et à Villefranche pour le voyage présidentiel. Ce sont : la première avec le vice-amiral de Jonquières, la troisième, commandée par le contre-amiral Marin d'Arbel, et la division légère, commandée par le contre-amiral Pivert.

Les grèves de Mazamet

Mazamet. — Une réunion des commissions ouvrière et patronale a eu lieu aujourd'hui, à quatre heures.

Les délégués ouvriers ont donné lecture de l'ordre du jour voté à la réunion générale de ce matin et portant sur leurs revendications. Les patrons ont demandé vingt-quatre heures pour étudier ces revendications, et vriers qui, sur le champ, ont tenu d'urgence demain à quatre heures, qu'ils feront connaître leur réponse.

À la réunion contradictoire qu'il a donnée devant une nombreuse assistance, M. Jaurès s'est efforcé de prêter l'apaisement, recommandant aux ouvriers de ne pas perdre le contact avec les patrons, de ne pas se livrer à des manifestations dans la rue, d'être calmes, de discuter jusqu'à la dernière extrémité. On a beaucoup remarqué ce langage tout différent du langage enflammé que tenait le même orateur dans des circonstances semblables, il y a quelques mois.

Les boutonniers de Méru

Méru. — Une légère détente s'est produite dans la situation et plusieurs des fabricants qui, jusqu'ici, avaient décidé de fermer définitivement leurs usines, reviennent sur leur détermination. L'usine Dondelle rouvrira, après réparations urgentes, le 16 avril. MM. Tabary et Toix, de Lormaison, rouvriront mercredi.

À Valdampière, tandis qu'un atelier reprend le travail, deux autres fabricants n'arrivent pas à s'entendre avec leurs ouvriers qui, sur le champ, décident la continuation de la grève.

Le préfet a fait appeler aujourd'hui M. Platet, secrétaire du syndicat ouvrier, et lui a demandé d'inviter ses camarades au calme.

La méningite à Brest

Brest. — La nuit passée, un soldat du 49^e de ligne en détachement à l'établissement pyrotechnique de Saint-Nicolas, a été atteint de méningite cérébro-spinale et immédiatement transporté à l'hôpital.

On signale un autre cas de soldat en observation à la caserne du château.

Des ordres ont été donnés pour des désinfectations nécessaires.

Un triple suicide

Châtillon-sur-Seine. — Au moment où un commissaire-priseur venait, cet après-midi, procéder à la vente, après saisie, du mobilier des deux frères Pinel, on a trouvé ceux-ci ainsi que leur sœur morts asphyxiés. Tous trois étaient célibataires ; ils étaient âgés respectivement de soixante-huit, de soixante-dix et de quatre-vingt-quatre ans.

Les frères Pinel faisaient spécialement les réparations des meubles anciens.

Ce triple suicide est attribué à la misère.

Argus.

La Vie aux Champs

LE FEU DANS LA FORÊT

Il semblerait hors de propos de parler de feu, alors que nous sortons à peine d'une série interminable de neiges et de pluies, et cependant cette question va être l'actualité de demain et c'est pour quoi je voudrais la traiter pour les nombreux propriétaires forestiers, lecteurs du *Figaro*, avec l'espoir de les intéresser.

Aussi bien l'intérêt croissant, la sollicitude qu'on témoigne pour nos massifs forestiers appelle l'opportunité d'ins-

truire les amis des bois sur tout ce qui regarde leur conservation.

Il est navrant de penser, en effet, et de constater trop souvent que, pour une cause futile comme celle du geste machinal qui nous fait jeter par terre une allumette mal éteinte, ou un bout de cigarette encore en feu, on peut entraîner la ruine de toute une forêt.

Or, de jour en jour, le danger augmente par ce fait que les moyens d'accès vers les vivifiants ombrages des bois se perfectionnent chaque année, tant et si bien qu'on voit, certains jours de fêtes chômées, huit à dix mille promeneurs, flâneurs, déjeuneurs, envahir la seule forêt de Fontainebleau. Et comme la moitié à peu près de ces amateurs de plein air sont des fumeurs, pour le plus grand bonheur de la régie, on peut calculer le nombre effrayant de petits foyers qu'ils promènent avec eux, pour le plus grand malheur de nos bois. C'est en outre pendant les premiers jours de beau temps et de chaleur que l'intensité de la foule est plus grande, parce que plus entier aussi est le bonheur de se griser de soleil et de bon air après les mauvais jours de l'hiver.

Il semblerait naturel de penser, et c'est l'opinion erronée de beaucoup, que la période dangereuse devrait coïncider avec les journées les plus chaudes de l'été. Il n'en est rien cependant, sinon durant les années de sécheresses exceptionnelles, et voici pourquoi :

Les feuilles qui constitueront plus tard l'écran protecteur contre les ardeurs du soleil ne se sont pas encore développées et l'herbe nouvelle n'est pas sortie de terre. Il s'ensuit que tout ce qui constitue les déchets, les résidus végétaux de l'année passée, herbes sèches plus ou moins asséchées, fougères, fétiches aux tons chauds qui font les délices des peintres, bruyères en sommeil dont la sève semble s'être retirée des tiges pour aller se cacher frileusement dans les profondeurs de la terre, feuilles mortes enfin qui ont quitté, aux derniers jours de l'automne, le rameau aérien qui les portait ; tout cela jonche la surface en une fouille inextricable qui est bouleversée encore à plaisir les intempéries de la mauvaise saison. Que durant quelques jours le chaud soleil d'avril vienne, sans entraves, darder ses rayons sur cette litère jusqu'alors humide des pluies de l'hiver, celle-ci deviendra matière éminemment inflammable, et un aliment facile pour l'incendie. C'est là que l'allumette chimique, fût-elle de la régie, que le mégot, si menu soit-il, que le tison surtout, le traitre tison qui semble éteint alors qu'il charbonne encore, seront les sources malfaisantes du fleuve de feu qui va courir sur la forêt.

Au début, surtout si le vent ne souffle pas, la flamme va marcher lentement, faire la tâche d'huile en tout sens, comme hésitante sur la direction à prendre, et il est facile alors de l'arrêter. Il suffit pour cela de couper vivement une branche de deux à trois mètres de longueur, bien garnie de brimailles au sommet, une tige de bouleau rempli bien ce but, avec laquelle on bat le sol enflammé, comme le fléau bat la moisson, de manière à l'empêcher de flamber. Le point important en effet est d'abattre la flamme, car le charbon qui courtellement sur la feuille morte est plus dangereux. On arrive ainsi souvent à arrêter un incendie qui vient de naître. Mais si le mal a déjà pris du champ, si le vent souffle, et en l'absence de toute aide, il ne faut pas tenter l'impossible : le mieux est de se hâter d'aller chercher du secours.

La lutte de l'homme contre l'élément destructeur commencera alors, lutte difficile qui demandera de la part de celui qui la conduira : du coup d'œil, une décision rapide et la connaissance parfaite de son terrain. Les péripéties de l'opération seront variables, bien entendu, comme les conditions dans lesquelles on se trouvera, mais les grandes lignes de la défense peuvent être tracées ainsi qu'il suit :

Le personnel dont on dispose est di-

visé en trois équipes : deux d'entre elles, d'égale importance, se tiennent l'une à droite, l'autre à gauche, le plus près possible de la ligne de feu sur les deux rives du fleuve incandescent qui s'avance à travers la forêt. Elles s'efforcent, autant que leur permet l'intensité du brasier, de l'endiguer, d'en resserrer le lit, de l'empêcher de gagner en largeur, en un mot, en battant constamment ses bords et s'efforçant toujours de renvoyer la flamme dans le courant. Souvent ces deux équipes, dont la mission est ainsi bien définie, le but constant, réussissent à resserrer tellement le feu, qu'elles finissent par l'arrêter en pointe au moment où elles arrivent à se joindre. Elles atteignent même assez généralement ce résultat si une brusque saute de vent ne vient pas changer la direction des flammes.

Tout autre est la mission de la troisième équipe ; celle-ci, pour laquelle on choisit les hommes les plus agiles, doit être commandée par un chef expérimenté, capable de prendre des décisions rapides et intelligentes appropriées aux situations qui vont se présenter.

Cette équipe est chargée en effet d'allumer les contre-feux, opération très délicate que le premier venu est incapable de mener à bien. Il s'agit, en s'appuyant sur une route, une tranchée, un layon de coupe même, comme base d'opération, d'incendier méthodiquement, avec la plus grande prudence bien entendu, une bande de bois en avant de l'incendie, de direction perpendiculaire à celle de ce dernier, lequel viendra s'y arrêter faute d'aliment.

On conçoit donc que le choix de l'emplacement d'un contre-feu n'est pas chose aisée. Il faut, pour le désigner, tenir compte de la vitesse et de l'intensité du feu, de la direction du vent, des peuplements que l'incendie va traverser et de ceux dont on dispose au loin en avant de lui, de l'importance enfin de l'équipe qui est chargée de l'allumer. Un homme du métier, un forestier seul est à même de mener à bien une telle mission, car, si on allume trop près, on n'aura pas le temps de brûler la bande d'arrêt sans danger pour les ouvriers, et trop loin on ferait la part du feu trop belle.

L'allumage du contre-feu doit se faire avec ordre et ensemble : les ouvriers répartis sur la ligne choisie pour base, à égale distance et assez près les uns des autres pour se prêter main-forte en cas de besoin, sont munis de branches fourchues avec lesquelles ils conduisent leur travail. Ils jettent ainsi, de-ci de-là, des particules enflammées qu'ils éteignent peu à peu, à mesure qu'elles ont brûlé un petit espace autour d'elles, ayant soin de repousser toujours le feu vers le point d'où doit venir l'incendie.

Il arrive parfois qu'un contre-feu, quand il est allumé à bonne distance du foyer en marche, se porte au-devant de ce dernier, c'est-à-dire en sens inverse de la direction du vent, attiré qu'il est par le courant d'air vertical qui provoque, au-dessus de la fournaise, la colonne brûlante qui monte vers le ciel. C'est, dans ce cas, la fin du désastre. Elle se traduit par le choc des deux feux qui s'annihilent et s'évanouissent comme dans une étreinte suprême en quittant le sol qui ne leur offre plus rien à dévorer.

On pourra, je l'espère, par ce bref aperçu, se rendre compte des conséquences désastreuses qu'une banale imprudence de fumeur peut entraîner, à certains jours, dans les bois et des difficultés que présente toujours l'extinction d'un incendie.

Le but poursuivi a été d'attirer une fois de plus, à la veille de la période critique, les méditations des promeneurs sur le danger du feu en forêt. On ne peut, à coup sûr, leur interdire d'y fumer à certaines époques dangereuses ; la privation serait trop grande, car il faut reconnaître, fût-on membre de l'association contre l'abus du tabac, qu'une bonne pipe est, pour beaucoup d'entre nous, la compagne agréable d'une sédative déambulation, ou la conclusion

pleine de charme d'un pique-nique sous la feuillée. Mais il est permis, tout au moins de leur demander, au nom des grands bois qu'ils aiment à fréquenter et qui leur procurent plaisir et santé, d'user des précautions nécessaires pour les conserver.

Louis des Champs.

"Avant Tournée"

On a lancé récemment la nouvelle sensationnelle d'une tournée Raoul Pugno-Albert Spalding, et nous avons cru intéressant d'obtenir de Raoul Pugno lui-même quelques précisions à ce sujet.

« Vous êtes bien informé de mes projets d'avenir, nous dit le maître. Je dois, en effet, donner dès octobre 1909, sur l'initiative de l'Association musicale de Paris, dans toutes les principales villes d'Europe, une série de concerts où j'aurai comme partenaire Albert Spalding, dont le magnifique talent de violoniste vient de s'affirmer superbement aux États-Unis. Nous interpréterons les plus belles œuvres classiques. Cette tournée est, en somme, le complément de celle que nous avons déjà faite en Italie. Ce seront, du reste, mes derniers concerts en Europe avant mon départ pour l'Amérique, en janvier 1910.

« La collaboration d'Albert Spalding est particulièrement agréable. C'est un musicien de race, admirablement doué, dont le style sobre et impeccable et le sentiment artistique sont très remarquables. Il compte actuellement comme un des premiers virtuoses du violon. Mon ami Ysaye le tient en très grande estime et avait vivement désiré qu'il se fit entendre avec lui à Londres dans la double Sonate de Mendel ; ce beau projet n'a pu être exécuté à cause des engagements d'Albert Spalding aux États-Unis.

Dans son amitié pour M. Albert Spalding, le maître s'oublie lui-même ; la renommée de son merveilleux talent lui permet cette modestie personnelle. Ce qu'il ne nous dit pas, et ce que nous savons, c'est que, dès maintenant, les plus importantes sociétés musicales d'Europe se disputent sa présence et celle d'Albert Spalding et que cette tournée s'affirme déjà comme le triomphe de demain.

Ce sera aussi le triomphe de l'école française, qui s'affirmera avec ces deux grands virtuoses comme la première du monde.

Paul Brevans.

Les Concerts classiques de Monte-Carlo

Les programmes des grandes séances musicales de Monte-Carlo sont toujours très habilement composés, offrant un choix extrêmement varié d'œuvres, anciennes ou modernes, de toutes écoles, et dont l'exécution, toujours absolument parfaite, est bien digne de leur haute valeur musicale.

Chacune de ces merveilleuses auditions vaut un éclatant succès personnel au magistral chef d'orchestre, M. Léon Jehin.

Il faut citer à part, aux deux derniers concerts, les œuvres de M. Camille Erlanger et de M. Pierre Caron-Duran.

M. Camille Erlanger a conquis une situation prépondérante par une laborieuse série d'œuvres d'une personnalité flagrante, d'une noble élévation, et d'une extraordinaire science harmonique et orchestrale : *Saint-Julien l'Hospitalier*, drame encore inédit, d'après Flaubert, et dont des fragments furent exécutés en 1893, au Conservatoire, en audition d'envois de Rome, — puis *Kermaria, le Juif polonais, le Fils de l'Étoile et Aphrodite*, — œuvres qui, à l'Opéra-Comique et à l'Académie nationale de musique, établissent solidement la renommée de musicien original, varié, charmeur, puissant, et très savant, qu'est M. Camille Erlanger, — dont nous attendons

Feuilleton du FIGARO du 6 Avril

(53)

En Allemagne

LIII

OFFICIERS ET SOLDATS.

IV

On sait que les sous-officiers sont traités en Allemagne avec une faveur particulière. L'Etat leur garantit, en principe, après douze ans de service, un emploi civil de 1.800 à 2.400 marks, soit dans l'administration de l'Empire, soit dans les administrations des Etats confédérés, soit même dans les municipalités qui se font volontiers, dans ce cas, les auxiliaires du gouvernement. Au bout de dix-huit ans, le sous-officier a droit à une pension. Aussi la fonction est-elle très recherchée par les enfants du peuple. On n'y parvient pas, d'ailleurs, très facilement. Outre qu'on exige d'eux des capacités militaires certaines et surtout une aptitude réelle au commandement, beaucoup de sérieux et le sens du devoir, les chefs de corps doivent, avant de faire les nominations, procéder à une enquête dans les pays d'origine des candidats sur leurs familles et leurs opinions politiques. S'il y a le moindre soupçon d'opinion socialiste ou anarchiste, la candidature est rejetée. De même, s'il est athée ou seulement retiré de l'Eglise, tout grade dans l'armée sera refusé au soldat. L'athéisme notoire est également interdit aux officiers comme pour tous les fonctionnaires allemands.

Vous avez entendu parler de ce fameux « pas de parade », qui remonte à Frédéric-Guillaume I^{er}. Il consiste pour les soldats, au lieu de marcher au pas simple, la jambe à demi tendue et à demi souple comme nous faisons tous, à tendre énergiquement la jambe, à la

projetter droite et rigide aussi loin que possible en avant, le buste raide, les bras collés au corps, à la laisser retomber toujours tendue en frappant le sol le plus fort possible, et à marcher en ligne, comme des automates grotesques. Les soldats allemands marchent de cette façon dans les défilés, ou dans la rue, chaque fois que, sous les armes, ils croisent un officier. L'impression qu'on a de ce spectacle est pénible. L'homme, vu ainsi, n'a plus rien d'humain. Il devient sa propre caricature inconsciente. On a le sentiment d'une sorte de dégradation qui répugne à notre sensibilité d'être libres. Cet exercice devait être inventé par un despote brutal qui considérait les hommes comme des machines à obéir. Les Allemands ne comprennent pas cette impression, dont je ne puis m'empêcher de faire part aux officiers que je rencontre. Cependant la plupart sont d'avis de supprimer cette gymnastique humiliante et ridicule. Ils consentent qu'elle n'a plus sa raison d'être aujourd'hui que la tactique de combat consiste à débâter les hommes, à les cacher, à les coucher au ras du sol, et non plus à les faire marcher à l'ennemi en fronts serrés comme autrefois.

Mais la tradition est forte...

Beaucoup d'officiers allemands sont francs-maçons et ne s'en cachent pas, au contraire. Le prince Léopold de Prusse, président d'une loge à Berlin, manifesta un jour son contentement de voir tant d'officiers présents à un convent maçonnique, car, dit-il, l'Empereur approuve la maçonnerie. Il faut dire que, comme en Amérique, les francs-maçons ne font pas de politique, elle leur est même rigoureusement interdite ; leur but est la charité, l'égalité, la fraternité ; ils veulent conserver l'essentiel du christianisme, en l'épurant.

J'ai voulu connaître aussi l'opinion des officiers sur les prétentions des socialistes allemands de ruiner chez les recrues l'esprit militariste. Tous ceux que j'interrogeai là-dessus se mirent à rire :

L'un d'eux m'a dit : « Malgré la lutte acharnée d'une presse révolutionnaire qui s'efforce de discréditer les corps d'officiers, leur prestige reste intact parmi les soldats, ainsi que dans les milieux populaires et bourgeois. C'est un honneur pour les corps de voir que de peine pour les déconsidérer, car cela prouve que les révolutionnaires ont trouvé dans ces corps d'officiers leurs ennemis les plus forts. Leurs moindres fautes sont avidement recherchées, amplifiées et généralisées par une presse amateur de scandale ; les journaux humoristiques à leur tour se moquent des officiers non parce que leurs ridicules sont plus accusés que ceux des autres classes, mais par une haine inconsciente de leur force et de leur prestige. L'uniforme allemand, fort peu seyant, je l'avoue, offre aux feuilletons humoristiques l'élément de caricatures amusantes dont nous rions les premiers, et il est vrai que la presse satirique a obtenu, grâce à nous, de jolis succès. Elle en eût surtout parmi ceux qui ne firent point leur service militaire et qui ne savent rien de l'armée ni du respect qu'inspire aux hommes la supériorité de l'officier.

« Interrogez des hommes du peuple sur ceux qui furent leurs chefs pendant leur période de service, et vous serez frappé de la fierté et de la confiance respectueuse avec laquelle ils en parlent. Vous vous rendrez compte que si l'officier n'est pas toujours aimé, il est toujours estimé et craint. Le principe, sévèrement respecté en temps de paix, de maintenir les distances entre officiers et simples soldats, de ne pas tolérer entre eux de liberté, d'égalité et de fraternité, habitude le trouper à trouver naturelle la supériorité de l'officier sur lui. Ainsi, la discipline se maintient sans aucun heurt, on obéit au mot d'ordre de la critique, l'on craint de l'humiliation et l'on craint, en cas de guerre, la possibilité de relations nobles entre officiers et soldats, celles qui existèrent, par exemple, dans la dernière guerre sud-africaine. On trouve rarement chez l'officier le désir d'être populaire. Son principal souci est de se montrer juste et d'inspirer le respect, ce qui n'empêche pas de se mêler aux troupes et de leur prouver sa sollicitude. Il est à proprement parler un chef et un conseiller. »

Un autre interlocuteur me répondit :

« Les socialistes sont les meilleurs militaires. Quand on leur dira de tirer, ils tireront plus vite que les autres. Il suffit d'aller, un jour de manœuvre à Berlin, sur le champ de Belle-Alliance, pour se rendre compte de l'en-

thousiasme des enfants et des adultes devant les exercices militaires ; quand les escadrons défilent en rangs serrés, ce sont des cris de joie interminables, et lorsque la revue est finie, la population ouvrière se précipite sur la route pour les suivre, les enfants forment de petits régiments, avec leurs commandants et leur colonel, leur tambour et leur vieux drapeau. A la caserne, les socialistes font les soldats les plus disciplinés.

« Les socialistes répondent à cela, fiers, qu'ils se montrent ainsi par tactique, pour ne pas attirer sur eux l'attention des supérieurs et éviter d'être persécutés durant leur service.

« Allons donc ! Une enquête faite il n'y a pas longtemps par un jeune pasteur protestant qui, pendant plusieurs mois, travailla comme ouvrier dans les usines pour bien connaître la mentalité ouvrière, prouve que les ouvriers socialistes, comme les autres, aiment l'armée, se souviennent avec plaisir du régiment, parlent sans amertume aucune de leur passage à la caserne, et prétendent tous, comme c'est l'usage, que leurs officiers valent mieux que les autres. Quand leur régiment passe dans les rues avec fifres et tambours, leurs figures rayonnent, ils poussent des « hoch ! » à n'en pas finir et sont très fiers de dire : « C'est mon régiment ! » Voyez comme ils se font photographier en uniforme, conservent avec amour les portraits de leur compagnie et les encadrent au-dessus de leur foyer. Enfin, songez qu'il y a plus de 25.000 sociétés de vétérans en Allemagne, réunies en une fédération extrêmement puissante et disciplinée.

Je crois que les officiers ont raison. L'éducation militariste prend l'enfant dès l'école, se poursuit à travers toute la vie ; les statues et les monuments guerriers se bousculent les uns sur les autres dans toutes les villes, les noms des rues et des places sont presque tous des noms de batailles, de généraux et de souverains, les ponts et les bacs de gaz sont décorés d'emblèmes guerriers, de casques, de lances, de sabres

avec impatience le *Don Juan* qu'il achève sur un poème de M. Eugène Morand.

Tout l'œuvre de M. Erlanger est trop connue pour que nous analysons en détail les « morceaux détachés » qu'il nous offre : l'entracte du troisième acte du *Juif polonais*, page dramatique d'un grand souffle ; les deux fragments de *Kermaria*, les Fileuses et le Divertissement breton, ceux d'*Aphrodite*, Frontispice, Chrysis et Danse de Théo. Toutes ces pages attestent un don merveilleux de la couleur la plus riche.

Mais il faut citer à part : *Sérénade carnavalesque*, fantaisie exquise, d'un charme ingénieux, d'une palette orchestrale extrêmement délicate : le pas des sons, — et, surtout, le superbe fragment de *Saint Julien l'Hospitalier*, la Chasse fantastique, d'une envolée magnifique, toute construite sur les déformations diaboliques de la Fatalité qui traverse l'œuvre entière et qui prend ici un caractère profondément tragique. Quo d'autres pages de *Saint Julien*, non encore exécutées, on voudrait entendre : la pittoresque Marche des bohémien, la délicate Scène d'amour et surtout la terrible Scène du paricide. Et, surtout, qu'il faut souhaiter l'audition (ou la représentation) intégrale de ce sublime *Saint Julien l'Hospitalier*, qui, en dépit des succès remportés depuis par M. Camille Erlanger, reste son œuvre de jeunesse et son chef-d'œuvre de sincérité. Tout le reste est infiniment joli : *Saint Julien* est infiniment beau.

Deux œuvres inédites de M. Pierre Carouls-Duran ont conquis la faveur du public. Ce jeune compositeur porte un nom illustre et promet de rendre ce nom glorieux dans la musique autant qu'il l'est déjà dans la peinture. Ces deux pages, *Prélude* et *Ginska*, poème symphonique, sont d'une fort belle inspiration, d'un grand souffle et d'un modernisme adroit où la science s'avère sans nuire à l'idée. L'orchestration est vivante, variée, bien sonore et très personnelle.

J. Darthenay.

LA SOIRÉE

UN PEU PARTOUT

On installe les nouveautés de printemps à tous les rayons. On les installe si abondamment que les critiques et les soristes ne savent plus où donner de l'attention.

Il y a comme cela, à un certain moment de l'année, des ondes dramatiques, des gigueuses théâtrales, pendant lesquelles les critiques et les soristes sont retranchés de la vie normale. Plus de diners en ville, plus de fréquentations amicales, plus de réunions familiales, plus de repas normaux, plus de couchers à une heure moyenne. Du théâtre tous les soirs, et souvent deux fois par jour. Un salmigondin de théâtre gai, de théâtre angoissant, de théâtre parlé, chanté, mimé, de théâtre essentiel et de théâtre inutile, une bouillabaisse de succès évidents et de petits fiascos incalculables, d'essais louables, de tentatives honorables, des efforts mal récompensés, des déceptions et des surprises !

Et les critiques, soristes et courtoisiers, de courir et de haletter, de se nourrir hâtivement, d'enfiler dans-dans des plastrons neufs, de se jeter dans des taxi-autos, de grimper des escaliers et de s'affaler dans des fauteuils d'orchestre.

C'est dans ces moments-là que se précise aussi dans nos cerveaux surmenés l'image d'un « syndicat des critiques et soristes », la vision de la grande grève et le spectre du sabotage des comptes rendus...

A tous les spectacles nouveaux dont nous avons parlé ces jours-ci, il est juste d'ajouter quelques-uns qui ont présenté un intérêt plus ou moins grand.

L'un d'eux, le plus ancien par ordre de date, c'est le spectacle que nous a donné le cercle de l'Inédit, dont le nom seul indique la simplicité du programme. Le cercle de l'Inédit s'applique à donner de l'inédit et y parvient sans efforts en n'offrant que des ouvrages n'ayant jamais été représentés... C'est simple comme bonjour, mais il fallait y penser.

Nous avons eu cette fois la *Notion du mari*, de M. G. Montgic, une petite comédie non dépourvue d'intérêt, *P. Z. V. 2*, un drame émouvant et bien fait de M. René Froust, qui rentre dans le genre théâtral à la mode dit théâtre d'épouvante, qui guérit les cardiaques... en les achevant.

La curiosité attendue de la soirée c'était la pièce de début de M. Jean-Jacques Bernard... Qui ça, Jean-Jacques Bernard ? Hé, parbleu ! le propre fils aîné de notre Tristan Bernard !

— Quel ? le fils de... ? Ce gamin qui... ?

— Oui, madame, lui-même !

— Comme ça pousse !

— Ah ! dame, ça ne nous rajeunit pas !

— Mais cette pièce ?...

Où ! je ne vous la raconterai pas parce qu'elle sera sûrement reprise par un théâtre classé et je ne veux pas la déflorer. Tout ce que je veux bien vous dire, c'est qu'elle est

charmante, d'un comique excellent, bâtie sur de l'observation et que Jean-Jacques Bernard chassera de race pour notre plus grand plaisir.

Il y a en gala cérémonieux au vaillant Trion-Lyrique. Pour la première fois la presse a été conviée à une répétition générale. Il faut dire que la direction nous offrait une reprise de la *Phryné* du maître Saint-Saëns, dérogeant un peu à son habitude de ne reprendre que les œuvres très anciennes. Et nous qui admirons sur parole — et sur la foi des recettes éloquentes — l'effort de M. Félix Lagrange, nous nous sommes rendu compte de visu et de auditu de la légitimité du succès de son entreprise. Dans un cadre d'une élégance que bien des théâtres boulevardiers lui envieraient, il nous a offert une *Phryné* montée avec luxe et un goût parfaits, et très bien interprétée par Mme Jeanne Morlet, Mme Gerorgette Hilbert, M. José Thery et *tutti quanti*, dirai-je en italien, avec le regret de ne pouvoir le préférer en grec, ce qui serait de circonstance.

Avant *Phryné*, nous avions écouté avec plaisir les charmantes mélodies de *L'Amour médecin*.

Le théâtre de la Gaîté nous a offert *Maguelone*, drame lyrique en un acte, dont les paroles sont de M. Michel Carré et la musique de M. Edmond Missa.

C'est un petit drame pathétique qui se déroule dans le Midi, à Agde, et qui met en présence un douanier et un contrebandier amoureux de la même femme. C'est le douanier qui fait de la contrebande amoureuse et qui reçoit un coup de couteau dans le dos au moment où il avait quelque chose à déclarer — sa passion — à la farouche Maguelone.

Enfin nous avons été conviés à aller entendre au théâtre des Arts *Mikhal*, « mystère en un prologue et trois scènes » interprétés en vers par M. Robert de Montesquiou, d'après une nouvelle de Tolstoï, comme dit simplement le programme.

M. Robert de Montesquiou, qui est, comme l'on sait, chef des odeurs suaves et prince des hortensias bleus, est en outre un poète supra-délicat et extra-sensible, et son poème extrait de son volume *les Poèmes* — et qu'accompagne de la musique de scène de M. Raoul Bruneau, est quelque chose de nécessairement délicat, de rare, de fin, de précieux, car on ne saurait donner dans le grossier et dans le vulgaire quand en même temps que poète on est chef des odeurs suaves et prince des hortensias bleus.

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

À l'Athénée, à 4 h. 1/2, matinée littéraire : « Celles qui font le charme de Paris », causerie par M. Nozière.

Auditions de Mlle Reuver, Germaine Gallois, Marthe Mellot, Marguerite Brésil, Polaire, Juliette Margel, Colonna.

Prix des places : 3 fr., 2 fr. 50, 2 fr., 1 franc.

Ce soir :

À l'Ambigu, à 8 h. 1/4, répétition générale de *L'Assommoir*, drame en cinq actes et neuf tableaux, d'après le roman d'Emile Zola, par William Busnach et Octave Gasteau.

On commencera à 8 h. 1/4 très précises. La direction prie les spectateurs de vouloir bien venir sans chapeau.

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Modestie*, comédie en un acte en prose de M. Paul Hervieu. Distribution : MM. Dessonnes, Jacques, Paul Numa, Albert, Mlle Provost, Henriette ; *Connais-toi*, pièce en trois actes en prose de M. Paul Hervieu (MM. Le Bargy, Raphaël, Duflos, Dehelly, Georges Grand, Mmes Bartet, Leconte).

À l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Manon* (Mme Marguerite Carré, MM. Salignac, Jean Périer et Ghasne).

À l'Odéon, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Lucie Colas, Barsange).

Orchestre Colonne.

Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricay, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelme dans le rôle de Marthe Bourdieu).

À 11 heures, au 8 h. 1/4, la *Réception* officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop matin* (Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

À un Théâtre lyrique municipal (Gaîté), à 8 heures très précises, avec les concours des artistes de l'Opéra-Comique : *Lakmé* (Mlle Korsoff, Fayolle, Villette, Gonzales, Launay, MM. Nubio, Dupuy, Guillaumet, Dussell) ; *la Navarraise* (Mlle d'Ajao, MM. Debriche, Blancard, Guillaumet, Lucéau, Dupuy).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

À la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guitty, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

À la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoré).

À la Comédie-Française, à 9 heures, la *Romancette* (Mlle Natacha Trouhanowa, Sahlan, M. Paul Franck) ; 14^e représentation de : *le Pouliailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Léo Renn, Juliette-Margel, Mme Berthe Legrand).

AU THÉÂTRE RÉJANE — L'Impératrice



M. de Max

Mlle Mario Calvill, MM. Henry Burguet, Bresson ; Plumcock et Poulowski (Mlle Arlette Dorgère, Léo Renn, MM. Harry Baur, Harcourt) ; le *Bon Parnasse* (Mlle Depallin, MM. Bouchez, Keller).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Afagar ou les loirs andalous* (Mmes Marguerite Deval, Marise Fairry, Drola Sathys, Debienne, MM. Bertiez, Max Capoul, Darney) ; *Changement de main* (Mmes Marie Marilly, Anie Perrey, M. Prad) ; *Petite tache* (Mlle Mériand, MM. Orsy, Jalabert).

À la Comédie-Française, à 9 heures, *le Bigame*, *Gudule*, *Mme Agathe*, *Justice est faite*, *Un Concert chez les fous*.

À la Comédie-Française, à 9 heures, *les Meubles amis*, *Aristide* (Mlle Pauline Andral, M. Belières) ; *Peau d'chien* (Mlle Franville, MM. Guyon fils, Victor Henry) ; *Noces blanches* (Mlle Meg Villars, le mime Jacquot).

Ce soir à lieu le 130^e dîner de l'Association des secrétaires généraux des théâtres et concerts de France (« Mille Regrets »), sous la présidence de M. Marcel Picard, membre honoraire.

En raison de la répétition générale de *L'Assommoir*, qui a lieu ce soir à 7 h. 1/4 très précises, les convives sont priés de venir à 7 h. 1/4 très précises.

L'Ambigu reprend ce soir *L'Assommoir*. MM. Hertz et Jean Coquelin nous ont écrit, à cet égard, la lettre qui suit :

Paris, le 5 avril 1939.

Cher ami,

À la veille de la reprise de *L'Assommoir*, sur ce théâtre qui vit sa première fortune, vous voulez bien nous demander quelques commentaires, tant sur la pièce que nous allons présenter au public, que sur nos projets d'avenir. Cette invitation nous déstabilise d'autant plus volontiers que le *Figaro* nous a toujours témoigné une sympathie précieuse, et à vous, cher ami, il nous est particulièrement agréable de faire nos confidences au moment où nous marquons notre prise de possession d'un nouveau théâtre.

Ici nous nous entendons vous récrier, en informant bien informé.

Il me semblait que, depuis un mois, vous aviez fait une reprise fort honorable du *Courrier de Lyon*.

Certes, et nous sommes heureux de le constater, le public est venu à nous tout d suite. N'empêche que le *Courrier*, en dépit d'une interprétation fort intéressante, n'a été que la carte latvite, jetée sur le tapis par des joueurs pris de court. Avec *L'Assommoir*, nous allons attaquer nos atouts et montrer ce que nous voulons, ce que nous pouvons faire.

Aussi n'ai-je pas besoin de vous dire que nous avons apporté tous nos soins à cette reprise, que nous désirons très brillante. Le souvenir de la création est déjà lointain. Mais nous aurons

— Dites donc, vous ! Si je n'avais pas attelé de robustes chimeres à mon char, je crois bien qu'il n'aurait jamais tiré le rail jusqu'ici.

M. Héricourt effraya Jumillac par le courroux de ses yeux injectés, par la bave de sa lèvre.

— Il me faut demain les relevés des lacs et les profits du massif et les pentes et les cubes d'eau pour chaque saison. Rassemblez ça. Télégraphiez à Los Palacios. Arrangez-vous. Que tout le personnel ingénieurs, géomètres, artificiers et toute la clique, avec ses documents au point, se tiennent devant la quinta Hernandez avant dix heures, demain matin...

Celui qui ne sera pas en forme pourra boucler sa malle pour le paquebot de jeudi. Vous préparerez les bons de départ. Et même, si cela vous tente, vous pourrez aller prendre du loisir chez madame votre mère... C'est le bon temps pour traverser jusqu'à Bordeaux !

— J'y songerai... dit Jumillac en souriant.

M. Héricourt haussa les épaules. Son âme de maître, son âme acquise dans la lutte, gonflait en lui. Il méprisait Jumillac, ses ambitions, ses insolences et ses platitudes, celles de tous les hommes pauvres et lâches qui pient sous une volonté souveraine plutôt que de risquer la perte de leur gain.

Sans plus de façons, M. Héricourt planta là son secrétaire et son ami en poissant tout à coup son cheval.

Derrière la grille du grand quartier, la masse des nègres en sursaut se bousculait, s'efforçant pour connaître l'événement. L'annonce du bruit sourd de cette course, bouclée victorieusement, figures en pleurs, mains crispées, jambes agitées au fer, tout ce peuple à la torture condamnait le cavalier par ses injures espagnoles, malgré la brusque intervention des gardiens. De son tympan à son cerveau, à son échine, à son cœur, ces hurlements pénétraient M. Héricourt, et l'indignation et l'oppression. Non, il ne livrait

à lutter contre la mémoire, plus récente, de la belle reprise que fit de *L'Assommoir* notre ami Guity, en 1900, à la Porte-Saint-Martin.

Nous avons fait de notre mieux et nous croyons fermement que ce mieux sera très bien. Citons-nous des noms ? Léonie Yahné, la comédienne délicieuse de *Petit Chagrin*, l'idéale Roxane de *Cyrano*, sera demain Gervaise. Louis Decori jouera Coupeau avec sa tongue, sa vigueur et sa maîtrise souvent affirmées. Quel Bibi la Grille plus prime-sautier, plus pittoresque pourrait-on trouver que Félix Galipaux ? Quel Mes-Bottes plus joyeusement nature que Paul Eugère ? Et, à leurs côtés, nous aurons : Mlle Desclaux, qui rentre au théâtre après une éclipse trop longue ; André Hall, comédien plein d'ardeur, de tempérament et d'intelligence ; Alice Barion, artiste jeune et charmante, déjà très remarquée, bientôt très remarquable ; et Dieudonné, le vaillant comédien toujours sur la brèche, et Marie-Louise Roger, et Déan et Haby, et tous les autres. Ils sont trop !

Voilà ce que nous offrons demain au public et nous espérons que ce demain aura beaucoup de lendemains.

Après ? direz-vous. Après nous avons du pain sur nos planches. Notre traité avec la Société des auteurs nous impose cent cinquante représentations d'ouvrages nouveaux chaque année. Ce chiffre sera dépassé de beaucoup. D'ores et déjà nous tenons en réserve trois œuvres de haute qualité :

1^{re} Une pièce de Nick Carter par Alexandre Bisson, la triomphante de *la Femme X...* ; et Guillaume Livet ;

2^e Une pièce d'Emile Rochard, tirée d'un roman de Paul Bernay, *le Péché de Marthe* ;

3^e Un drame moderne encore, dont nous vous reparlerons prochainement.

Cela dit — et nous en aurions encore beaucoup à dire — nous coupons court, pour ne pas jouer les raseurs et en style télégraphique, assurons, vous et le *Figaro*, de toute notre amicale sympathie.

HERTZ et COQUELIN.

Nous avons reçu de M. Eugène Héros la lettre suivante :

Mon cher Bassot,

Il s'est glissé une légère erreur dans votre aimable compte rendu de la réunion des actionnaires du théâtre du Palais-Royal.

L'augmentation du loyer au 1^{er} avril 1940 n'est pas de 50.000 francs, mais de 20.000 francs seulement. Il n'y a pas lieu de tenir compte des conditions dans lesquelles j'ai repris le théâtre il y a deux ans.

Nous mobiliserons personnellement en insérant ces quelques lignes, le ne voudrais pas avoir l'air d'influencer les individus qui désirent prendre ma suite.

Très affectueusement vôtre,

Eugène Héros.

Hier :

Modestie, un acte de M. Paul Hervieu, accompagné hier pour la première fois *Connais-toi*, le nouveau grand succès de la Comédie-Française acclamé à chaque représentation.

Le gala organisé à l'Opéra en vue de recueillir les fonds nécessaires à l'érection à Paris d'un monument à Beethoven est définitivement fixé au mardi 25 mai.

On se rappelle le grand succès obtenu il y a deux ans, à l'Opéra, lors du précédent gala organisé par le même comité. On y entendit notamment la Neuvième Symphonie de Beethoven, dirigée par le maître Saint-Saëns ; la célèbre virtuose de la vocalise, Selma Kurz, venue pour la première fois à Paris ; Mlle Delia, qui n'avait pas reparu sur la scène depuis plusieurs années et se décida, encouragée par l'accueil chaleureux du public, à sortir de la retraite où elle s'était si prématurément confiné.

C'est assez dire que les organisateurs du prochain gala auront à cœur de faire bien, sinon mieux encore, et que le programme en préparation promet d'intéressantes attractions.

L'Odéon affiche pour après-demain jeudi, en matinée, à deux heures (2^e série des mati-

Le public a fait à cet acte, d'une grâce infinie, le meilleur accueil : il a applaudi, de la façon la plus flatteuse, Mlle Provost, MM. Dessonnes et Paul Numa.

M. Affre a remplacé hier, au dernier moment, à la Gaîté, M. Gantier, de l'Opéra, qui devait chanter la *Forville*, et qui s'est trouvé souffrant. L'excellent ténor a été longuement applaudi à côté de Mme Delna, fêtée par le public durant toute la représentation. Gros succès également pour MM. Boulogne et Paty.

Demain :

Il n'y aura qu'une représentation des *Puritains* aux Folies-Dramatiques : celle de demain mercredi. Mme Galvani y fera ses adieux au public parisien. Elle aura pour principaux partenaires MM. Ventura et Miel.

Ce soir, dernière de la *Norma* avec M. Zerola en tête de la distribution ; après-demain jeudi, pour les adieux de la troupe, le *Trouvère* avec M. Zerola, et le maestro Wehlis, à l'orchestre.

Au jour le jour :

M. de Max et Mlle Lucie Brille viennent de signer avec la direction de l'Opéra pour deux des trois importants rôles parlés de *Bacchus*. Pour le troisième, MM. Messager et Broussan ont demandé à Mme Sarah Bernhardt de leur prêter Mlle Ventura.

On commencera cet après-midi à répéter *Bacchus* dans les décors, et, le soir, on réglera les jeux de lumière, extrêmement compliqués et intéressants.

La date du gala organisé à l'Opéra en vue de recueillir les fonds nécessaires à l'érection à Paris d'un monument à Beethoven est définitivement fixée au mardi 25 mai.

On se rappelle le grand succès obtenu il y a deux ans, à l'Opéra, lors du précédent gala organisé par le même comité. On y entendit notamment la Neuvième Symphonie de Beethoven, dirigée par le maître Saint-Saëns ; la célèbre virtuose de la vocalise, Selma Kurz, venue pour la première fois à Paris ; Mlle Delia, qui n'avait pas reparu sur la scène depuis plusieurs années et se décida, encouragée par l'accueil chaleureux du public, à sortir de la retraite où elle s'était si prématurément confiné.

C'est assez dire que les organisateurs du prochain gala auront à cœur de faire bien, sinon mieux encore, et que le programme en préparation promet d'intéressantes attractions.

L'Odéon affiche pour après-demain jeudi, en matinée, à deux heures (2^e série des mati-

ne chute dans les broussailles à droite. Destin stupide à l'heure où le possédait les espérances de lutte. Jumillac s'apprêtait à bondir. M. Héricourt le redouta. Lui valait trop pour mourir. Réfléchit, il se cramponna. Il banda les ressorts de ses muscles qui le lanceraient au moment propice. L'angoisse crispait aussi les cicatrices faciales, les narines camusées du nègre. Son bras furieux sautait, de la tête et du mors, la bouche de la bête. Dans l'étreinte des cuisses, le postillon maintint l'alezan cabré, la croupe à terre, pendant que le poignet dirigeait, plus loin du gouffre encore, les évolutions du limonier. Comme la vigueur épouvantée de l'Africain, la volonté du civilisateur se contracta. Jumillac aussi franchit les chaires de son visage. En cet angle de granit et de cactus hostiles, leurs pensées, leurs instincts, leurs corps et leurs chevaux, un instant, furent une seule force opiniâtre pour exister.

Cette horreur dura. Au-dessus, un vautour, perché sur le poteau téléphonique, tantôt se becquait l'aile et tantôt examinait la peine des hommes. M. Héricourt envia cette brute. Il souhaita de vivre, comme elle, dans le seul appât des charognes à dévorer, plutôt que de se confondre, par la mort, avec l'inconnu des choses.

Enfin le cahot se produisit à l'arrière de la volante. Elle sauta le caillon sans que ceux blottis dans la capote, fort en avant des roues, ressentissent trop la secousse. Le postillon se redressa, souffla. Par-dessus l'épaule, il rit aux matras et quitta l'éloge qui lui fut décerné. Entre l'éclaireur du serre-tête et les ors de la veste, sur cette face ruisselante, l'orgueil, père de tous les efforts, mettait ses lumières.

Paul Adam.

(A suivre.)

Feuilleton du FIGARO du 6 Avril

LE TRUST

I

— Suite —

— Alors, cria M. Héricourt, si les Cubains du marquis l'exigent, il faudra livrer Los Dados à l'annexionnisme ! Et les cimetières se seront remplis de morts, et cet hôpital se sera rempli de fous pour rien, pour rien !

— Vous exagérez. Cette combinaison enrichira quelques personnes.

Sûrs d'être seuls, ils arrêtèrent leurs montures côte à côte. M. H

leur bonne part à la vogue du spectacle. Aristide est interprété par Mlle Paule Andral et M. Béliers; *Noëls blancs*, par Mlle Meg Villars et M. Jacquinet. Dans l'une et l'autre pièce, Mlle Paule Andral, M. Béliers, Mlle Meg Villars, M. Jacquinet recueillent des bravos interminables.

Les questions de titre.
M. Ernest Hannaux nous prie de dire qu'il vient de terminer avec M. Gustave Coquiott un drame en un acte. Titre : *Monsieur Louis*.

Les fêtes d'août aux arènes de Béziers. Continuant la série de ses superbes représentations annuelles, le théâtre des arènes de Béziers donnera cette année, le dimanche 29 et le mardi 31 août, deux représentations de *la Fille du Soleil*, tragédie lyrique due à la collaboration de MM. Maurice Magre et André Gailhard, le jeune grand prix de Rome pour 1908.

L'infatigable organisateur de ces solennités, M. Castellon de Beauxclerc, se sent entouré, comme toujours, des artistes les plus autorisés. Dans la distribution de cette œuvre, nous relevons en effet les noms de MM. Dorival, Joubé, Henri Perrin, Valbel, de l'Odéon; Milos Roch, de la Comédie-Française; Gilda Dardilly, de l'Odéon; Jenny Vernier, du théâtre de Monte-Carlo; M. Noté et Mlle Laute-Brun, de l'Opéra; Mlle Popinet, dans une œuvre de l'Opéra de Bordeaux. Tout fait donc prévoir un succès aussi grand que les années précédentes.

De Toulouse : Hier, énorme succès, au théâtre Lafayette, pour *la Samaritaine*, l'« évangile » en trois actes de M. Edmond Rostand aura de nombreuses représentations qui termineront brillamment la campagne artistique. L'œuvre biblique a beaucoup intéressé le public d'élite qui se pressait dans la salle.

L'interprétation était à la hauteur du sujet. Mlle Charleux, la Samaritaine, a fort bien mis en relief la beauté de l'œuvre. Adoni, l'actif directeur, incarnait Jésus. Il l'a fait avec talent et souplesse et si complet qu'il s'affirmait chaque jour d'une façon plus éclatante. Ajoutons que les rôles secondaires ont été bien tenus, l'orchestre bien conduit, la figuration bien disciplinée. Il n'y a qu'à voir pour féliciter M. Adoni, qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour que cette soirée fût un véritable événement artistique.

Le compositeur Charles Silver vient d'arriver à Monte-Carlo, pour les dernières répétitions de *Neigile*, un ballet-opéra en deux actes et cinq tableaux, dont le poème est une des dernières œuvres de Jean Lorrain.

On nous signale d'Athènes le très grand succès remporté dans *Faust* par Mlle Yvonne Dubel, à une représentation de gala donnée à l'Opéra, et à laquelle assistaient la famille royale et les membres du gouvernement.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : De 4 à 6 heures, « Five o'clock attraction », au 1er étage du Café Américain, 4, boulevard des Capucines. Entrée par l'escalier de marbre.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, 22 tableaux, 800 costumes (Miss Campton et Marie Marille), le ténor Salvador Romagnolo, l'éclectique Chris Richards, Claudius, Pougand, Maurel et Morton. (La Première Entrée cordiale. Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison.

À l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millot (le Pays des singes; Match d'un train et d'une auto; le Palais des contes et le Mariage de Cendrillon). Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémont, Lucy Kelly, etc. MM. Villbert, Max-Morel, Gibard, Darcel, Resse, etc., les 48 Miniatures Boyes, etc. « Monsieur et Madame X... », the event of the season. Partie d'attractions et ballet.

À la Scala, Lanthénay, Dickson, Dufleuve, Jane Oryan. *Fleurissez-vous!* (Dermigny, Janney, Declos, Ferréol, Sinoël, Fréjol, Lelaj, Bruiel), le *Coup de corne* (Mlle Lina Darlan et M. Fréjol).

Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles; à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

À la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnaud-Bis), à 9 h. 1/2, Bonnaud, Numa Blis, Balthe, P. Weil, Charbon, S. Siniolas, dans leurs œuvres. *L'Épopée*, de Caran d'Ache, présentée par D. Bonnaud. *Un ton tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charbon, A. Lauff, E. Deary, Numa Blis, etc.

Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : *L'Enfant prodigue*; le *Secret de Myrthe*. Dernières séances des *Visions d'Orient* (en couleurs). Matinées : jeudis, dimanches et fêtes.

Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

Les fleurs vivent et meurent, ainsi qu'à maintes reprises nous l'ont démontré les poètes. Cependant, aucun d'eux n'a chanté des fleurs aussi vivantes et aussi exquises que celles que l'on peut voir chaque soir à l'Parisiana, dans la *Revue joyeuse*, au merveilleux tableau de l'apothéose des « Fleurs d'amour ».

Les fleurs que nous aimons sont de petites femmes... comme dit la romance.

La Cigale annonce les dix dernières représentations de la fantaisie à grand spectacle *Vas-y, mon prince!* qui terminera en brillante carrière après les fêtes de Pâques pendant lesquelles elle sera conduite en matinée et en soirée, sous la conduite de M. Dalleu, l'éclectique artiste du théâtre Antioque, nouvellement engagé par M. R. Plateau, comme metteur en scène.

On répète activement, pour succéder à *Vas-y, mon prince!* une pièce militaire qui servira de rentrée à la Cigale à la charmante Allems.

Hier, brillante soirée au Diable au Corps. Les deux Parisiens, l'éclectique s'était donc rendez-vous place Léonard. Avec le délicieux chanteur Henri Léoni a-t-il débuté devant une salle comble et son succès a été immense. Il a ravi le public en chantant : *Jamais, Je passe, Je te veux, la Vie*, tout un répertoire charmant et charmeur.

La brillante revue, la *Revue joyeuse*, avec Mlle G. Fabiani et Gaby Rilly, continue la série de ses recettes fructueuses.

Notre confrère Octave Pradel nous annonce que les « Gueux » changent de nom pour éviter toute confusion avec une autre Société portant déjà cette étiquette. Ils s'appelleront désormais « les Moineaux-francs ». Le petit oiseau de nos squares parisiens est gai, indépendant, batailleur; il symbolisera à merveille l'esprit des chansonniers qui s'agit de répanche parmi le peuple.

Au moment où le Concours hippique bat son plein, il est intéressant de rappeler que les plus prodigieux exercices d'équitation que l'on puisse voir à nos côtés exécutés chaque jour au Cinéma-théâtre des Grands Magasins Dufayel par les élèves d'une école de cavalerie italienne, scène merveilleuse accompagnée du Carnaval de Nice et d'autres, documentaires, comiques, féériques, avec musique spécialement adaptée, soli, chœurs. Buffet-glacier. Concert dans le Jardin d'hiver.

ver. Lundi de Pâques, séance de cinématographie à neuf heures et à dix heures. Les Magasins fermeront à midi.

COURRIER MUSICAL

Concerts-Lamoureux.
Au concert du vendredi saint, Mlle Agnès Borgo chantera « la Mort d'Iselle » et la scène finale du *Crépuscule des dieux* qui lui valut un si éclatant succès cet hiver. M. G. Enesco interprétera la *Symphonie espagnole* de Lalo, et M. Gottfried Galston le *Concerto en mi bémol*, pour piano et orchestre, de Liszt.

Le programme sera complété par la symphonie en ut mineur de Beethoven.

Vendredi saint seront exécutés, en l'église de la Sorbonne 2 heures 1/2 : le *Christ au mont des Oliviers*, de Beethoven, et *Lazarus*, de Rameau. Les soli seront chantés par Mme Fournier de Nocé, de l'Opéra; MM. Lucazeau et L. Vianneau, de l'Opéra-Comique, sous la direction de Paul de Saumière.

Le quatuor Lavinia MM. Luquin, Damont, Roelans, Tkatchitch, a donné ces jours-ci, à l'Ecole des hautes études sociales, avec le concours de M. Yves Nat, sa deuxième séance de musique de chambre. Gros succès pour les excellents artistes qui ont interprété à merveille des œuvres de Saint-Saëns, Liszt, Chopin, Marcello Piatelli, et le remarquable Quatuor à cordes de Louis Dumas.

Alfred Delilla.

LA VIE ARTISTIQUE

Les Pastellistes chez Georges Petit

L'art du pastel étant aristocratique entre tous, il était logique et charmant qu'une grande dame présidât à son évolution actuelle et lui accordât le prestige de son goût et de sa bonne grâce.

On lit en effet, en tête du catalogue de cette vingt-cinquième exposition : « Société des Pastellistes français, sous le patronage de Mme la marquise de Ganay », et l'on ne peut être que ravi de cet hommage à celle qui l'an dernier fit sortir, non pas de terre, ce qui serait trop facile, mais des grandes collections les plus inaccessibles, les chefs-d'œuvre de la Tour, de Perronneau, de Fragonard. Ceux qui cherchent à mériter d'être nommés avec plus ou moins de titres, les descendants de ces grands magiciens ne pouvaient pas mieux faire que de se mettre sous la protection d'une bonne fée.

Ils ont visiblement fait les plus grands efforts cette année, et leur exposition demeure une des plus belles de la saison.

Il n'est point commode de se maintenir en prospérité pendant une si longue période, un quart de siècle. Il y a des gouvernements qui durent moins... Les pastellistes se sont très sévèrement recrutés, ce qui était une garantie et un danger à la fois. Ils évitaient les mélanges, mais ils risquaient de vieillir. Juste assez pour éviter ce péril, mais assez pour nous tenir en éveil, ils se sont brillamment renouvelés. Peut-être ne retrouverait-on pas la majeure partie des noms du début, mais on constate que la réunion est aussi choisie, que les œuvres n'ont pas moins d'éclat, et que l'ensemble, vraiment rare et vraiment soutenu, témoigne en faveur de la vitalité, de la belle école et des qualités attrayantes de notre école.

Malgré les facilités qu'offre le pastel, — et peut-être même à cause d'elles, — il ne permet pas le négligé ni l'abrupt. Il semble qu'il appelle la perfection, et c'est un beau piège qu'il tend à ceux qui croient faire appel à un moyen rapide. Il ne comporte point le dramatique, ni la grandiose cependant, et l'héroïque irait mal avec sa suavité. Mais il comporte toutes les nuances de la grâce, toutes les intensités dans le somptueux, toutes les finesses du sourire et il peut aller jusqu'à la gravité la plus soutenue. En somme, c'est un admirable moyen d'art, et nulle part mieux que chez nous on n'en a conservé la belle tradition. Savez-vous qu'une tradition, maintenant, en art comme en toute autre chose, cela devient rare ?

Un maître surprenant, et qui sait mieux que tout autre faire vibrer toutes ces notes, c'est Albert Besnard. Jamais, je crois bien, il n'a donné d'ensemble plus complet que cette dizaine de portraits, d'études et de caprices. Chaque morceau est d'une tenue impeccable, et pourtant d'une souplesse presque incompréhensible. Cela possède la sévérité d'une page classique, et c'est ondoyant et subtil comme tout ce que les plus modernes ont cherché à suggérer, mais dans l'imprécision. Le *Portrait de S. A. la princesse Murat*, éblouissant dans les harmonies les plus argentées; une jeune femme en jaquette écarlate; de délicieuses fantaisies, telles que *Psyché*, *l'Été*, et les *Épauls d'autrefois* (un joli titre, soit dit en passant), on ne sait vraiment auquel donner la préférence. Mais c'est tout de même le grand portrait qui apparaît le morceau capital, et un des plus accomplis de l'œuvre de Besnard.

Parmi les artistes de haute réputation et qui, depuis si longtemps sur la brèche, ont su conserver toute leur verve et leur jeunesse, ici s'affirme H. Gervex. Son exposition, peu nombreuse, est du meilleur aloi. Un beau portrait de femme s'y fait remarquer, ainsi qu'une très avenante étude parisienne prise au Jardin de Paris; et elle se complète d'un nu gracieux et savant, enfin d'un portrait de jeune garçon, très sérieusement étudié, plein de simplicité aimable, et avec un regard doux et sérieux qui a beaucoup de vie et de charme.

D'autres portraits d'enfants, études tendres et claires, sont très remarquables : signées Victor Gilbert.

Une très belle chose encore : le nu si vaporeux et pourtant si précis de M. Eugene Loup, un des artistes les plus constamment en progrès de la Société de la rue de Sèze.

M. Guiraud de Scévola, lui aussi, parcourt un chemin décisif. Ses vues de Versailles sous la neige, ses ingénieuses et riantes décorations le montrent sous un jour nouveau et l'on voit en lui un artiste devenu enfin très raffiné, très personnel et qui séduira.

Une des meilleures expositions est encore celle de M. Ch. Léandre. Son portrait de Mme Engel-Barth, ses *Jeuneuses*, son double portrait de jeunes filles de profil, et son dramatique paysage, *Dans la forêt*, sont parmi ce qui a fait de mieux.

J'aurais encore bien d'autres choses à vous signaler, mais je n'ai plus la place que de vous les énumérer : les épithètes viendront de vous. Les coins de Paris de M. Truchet, les solitudes de M. Guignard,

le paysage d'hiver de M. Pierre Lagarde, les deux amoureuses fantaisies de M. Jean Veber, les orpèculs de M. R. Billotte, les fleurs de M. Henri Dumont, tous les paysages et intérieurs de M. Lhermitte, voilà qui compose, vous le voyez, une exposition importante. Et quand vous aurez ajouté à ces noms ceux de MM. Lévy-Dhurmer, Cornilier, Desvallières, Montanard, Nodal, etc., vous conviendrez qu'avant les Salons, il faut encore se dérouter pour voir des œuvres d'art.

Arsène Alexandre.

A l'Académie des sciences

On voit que les vacances de Pâques sont commencées : il y a des vides dans les rangs.

La séance est ouverte à trois heures et demie. M. Bouchard donne, debout, lecture du décret présidentiel approuvant l'élection du prince de Monaco au fauteuil d'associé étranger laissé vacant par la mort de lord Kelvin. Puis M. le secrétaire perpétuel Van Tieghem lit la lettre admirable par laquelle le Prince remercie l'Académie de la haute récompense qu'elle a accordée à ses travaux.

M. Hamy présente une note de M. Bequerel relative à une interprétation d'expérience de spectroscopie : l'auteur montre que seule la notion des électrons positifs permet d'expliquer entièrement ces nouvelles apparences.

M. Carpentier montre à l'Académie des « étalons d'épaisseur » en acier spécial, construits par M. Johanson, directeur de la manufacture royale d'armes de Stockholm. Ces étalons sont des plaquettes parallépipédiques dont les épaisseurs sont superposées et combinées permettent de réaliser toutes les longueurs de 1 à 200 millimètres. Leurs faces sont tellement planes et tellement bien travaillées qu'elles adhèrent les unes aux autres, réalisant l'ancienne expérience des « plans de Magdebourg ». Mais la seule intervention de la pression atmosphérique ne suffit pas pour expliquer cette adhérence, puisque, dans certains cas, il faut, pour les rompre, une charge de 10 kilos par centimètre carré. Il y a là toute une série de recherches à faire, dans l'ordre des actions moléculaires. Depuis longtemps déjà Edmond Bequerel avait émis cette idée à propos de la célèbre expérience des plans de Magdebourg.

Une élection a lieu, d'un correspondant étranger dans la section de botanique : c'est M. Wiesner, de Vienne, qui est élu. L'Académie désigne ensuite M. Hadamard comme candidat proposé par elle à la chaire de mécanique du Collège de France.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Alph. B.

LES GRANDES VENTES

Samedi, à la salle 8, M. Baudouin, assisté de M. Duval, vendait une collection d'armes royales, nationales, impériales, et même républicaines, puisque le premier état daté de 1694 et le dernier de 1883. Je me hâte de dire que ce n'est pas sur les derniers, y compris celui de 1877, au chiffre du maréchal de Mac-Mahon, que s'est portée la curiosité des amateurs. Ceux-ci préfèrent les almanachs du dix-huitième siècle, toujours fort jolis, et pour peu que leur reliure en maroquin porte sur son plat quelque armoirie un peu illustre, et les enchères montent à des prix qui ont été pas soupçonnés à l'a seulement d'un an. Ainsi va la mode. J'ai noté parmi les plus fêtes de ces petites livres :

N° 14, Almanach royal pour 1709, aux armes de Charlotte Elisabeth de Bavière, 510 fr.; N° 56, Celui de 1751, relié par Dubuisson, aux armes de Denis, seigneur de Gennevilliers, 400 fr.; N° 67, Celui de 1762, relié par Dubuisson, avec des médaillons fleurdelisés, 650 fr.; N° 69, Celui de 1764, année bissextile, aux armes de la marquise de Pompadour, 600 fr.; N° 70, Celui de 1765, année bissextile, aux armes de Louis XVI, alors Dauphin, 800 fr.; N° 78, Celui de 1773, relié par Peronne, aux armes de René-Charles de Nauppe, chancelier de France, 650 fr.; N° 95, Celui de 1789, aux armes de Madame Adélaïde, fille de Louis XV, et donné par elle à M. Antoine, maréchal des logis du Roi, 400 francs.

Ce sont là les plus fortes enchères, mais aux ventes se sont vendus les autres almanachs de la collection, on souhaiterait encore d'en pouvoir disperser beaucoup. Ces petits livres à actualité limitée, sont simplement un placement de père de famille, à condition qu'ils soient datés de la bonne année.

Valemont.

La Vie Sportive

LES COURSES

COURSES A SAINT-CLOUD

A peu près la même note que la veille à Longchamp, le vent souffle peut-être moins fort et le soleil dégageait plus de chaleur. Comme sport, un bon sport du lundi. Il y avait entre autres le prix Simonian, qui mettait aux prises trois chevaux entre lesquels le choix était délicat. Taupin n'est pas parti assez vite et Prestissimo II s'est montré de meilleure classe, comme à deux ans. Kainardji a été pris de vitesse.

Prix des Loges (2.000 fr., 2.300 m.). — 1, Biotless, à Mme Cheremetteff (Ch. Childs); 2, Zerline II, à M. Jean Divoeyer (J. Hollobone) 1/2 longueur.

Pari mutuel à 10 fr. Gagnant, 24 fr. 50.

Prix des Belles-Vues (5.000 fr., 2.400 m.). — 1, Celius, à M. A. Veil-Picard (Barat); 2, Stella, à M. Jean Stern (Ch. Childs); 3, Sfax, au baron Gourgaud (J. Childs) (3 longueurs, 3 longueurs).

Non placés : Boîte à Musique, Atalante.

Pari mutuel à 10 fr. Gagnant, 14 fr. Placés : Celius, 13 fr.; Stella, 28 fr.

Prix Simonian (8.000 fr., 4.500 m.). — 1, Prestissimo II, à M. Vanderbilt (Bellhouse); 2, Kainardji, à M. A. Veil-Picard (Barat); 3, Taupin, à M. Edmond Blanc (G. Stern) (4 longueurs, 6 longueurs).

Pari mutuel à 10 fr. Gagnant, 17 fr. 50.

Prix des Belles-Vues (2.000 fr., 900 m.). — 1, Lalla Roukh II, à M. Camille Blanc (J. Childs); 2, Villanelle, à M. G. Villeneuve (Ryan); 3, Villanelle, à M. Jean Stern (Ch. Childs) (2 longueurs, 1 longueur).

Non placés : La Samaritaine, Ugolin, Désirade, Belli, Réaction, Marcelle, Mehadi, Quina, Ferrières, Isola Madre.

Pari mutuel à 10 fr. Gagnant, 96 fr. 50. Placés : Lalla Roukh, 52 francs; Villanelle, 25 fr. 50; Villanelle, 35 fr. 50.

Prix des Glacis (5.000 fr., 2.000 m.). — 1, Namarens, à M. Jean Stern (Ch. Childs); 2, Monty, à M. J. Lieux (Hobbs); 3, Vincent, à M. J. Lieux (Bellhouse) (2 longueurs, 1 longueur 1/2).

Non placés : Madrigal II, La Merveille, Wanda III, Gigolo II, Ascalon, Junon, Baim II, Fourche.

Pari mutuel à 10 fr. Gagnant, 50 fr. 50. Placés : Namarens, 13 fr. 50; Monty, 44 francs; Vincent, 24 fr. 50.

Prix de Mareil (4.000 fr., 2.000 m.). — 1, La Nole, au baron Gourgaud (J. Childs); 2, Silver Streak, à M. W.-K. Vanderbilt (Barat) (1 longueur, 4 longueurs).

Non placés : Imérithie, Lalla Roukh, Mon Souvenir, Eglantine.

Pari mutuel à 40 fr. Gagnant, 43 francs. Placés : La Nole, 47 fr. 50; Silver Streak, 43 fr. 50.

Ajaz.

LES ARMES

La Fédération

La section permanente de la Fédération de l'Escrime, au cours de sa dernière séance, a ratifié les traités d'entente conclus avec les Fédérations autrichienne, belge et hollandaise.

Des médailles ont été attribuées aux tireurs français qui sont allés disputer en Belgique, cette année, le match franco-belge.

Ainsi que nous l'avons annoncé, les résultats de la poule du classement de l'équipe nationale ont été homologués par la section permanente qui a approuvé, à l'unanimité, les décisions prises par MM. René Lacroix et Dillon-Kavanagh, dans la circonstance.

M. Rabel a remercié particulièrement, à cette occasion, M. René Lacroix de son dévouement durant les dernières épreuves, et la section permanente lui a adressé d'unanimes félicitations.

Les épreuves du Challenge d'Épée de la Cité se sont terminées par la victoire de la salle Nissard, que représentait MM. le docteur Drouard, L. Péron, Crespin et Rémy. Le prix du tireur le moins touché est revenu à M. Rémy.

Les juges étaient M. le lieutenant Chapius, président du jury; les adjoints, Anchetti et Chantonnat, les maîtres Collis et Pessina.

M. Mouquin, président de la salle d'armes de la Préfecture, a procédé à la remise du challenge, après avoir félicité les vainqueurs au cours d'une allocution fort applaudie.

**

Le Tournoi des étudiants

L'Association générale des étudiants de Paris prépare activement le Tournoi d'escrime qu'elle doit faire disputer du 3 au 8 mai.

Cette manifestation sportive, que ses organisateurs avaient d'abord conçue comme un essai de proportions modestes, semble devoir prendre, dès cette année, une sérieuse importance.

Accueillie par tous les groupements de l'escrime avec une sympathie marquée, elle a réuni très vite les concours les plus utiles, et son succès est dès à présent assuré.

Le patronage des ministres de l'Instruction publique et de la guerre, une importante subvention de la Ville de Paris, le patronage et l'appui de la Fédération nationale des Sociétés d'escrime et des salles d'armes, enfin l'activité de ses promoteurs, en tête desquels il faut citer M. Souillard, vice-président de l'Association, et M. J.-E. Gardères, constituant pour elle de précieuses garanties dans ce sens.

Le tournoi comportera deux épreuves : l'une d'épée, l'autre de fleuret, dotées toutes les deux d'un challenge et de fort beaux prix.

Outre les engagements des étudiants parisiens, qui seront vraisemblablement très nombreux, et ceux de leurs camarades de province, on ne peut prévoir la présence de délégations des universités étrangères, que ont annoncé leur intention de prendre place parmi les concurrents.

Nous reviendrons prochainement sur cette tentative si intéressante.

**

L'assaut du Cercle de la rue de Londres

Le Cercle d'escrime de la rue de Londres vient de donner son assaut annuel. Le succès de cette séance a été très vif.

Citons, parmi les meilleurs jeux, ceux de MM. J. Lacroix et Haas, marquis de Créqui-Montfort et A. Bergès, Albert Ayat et L. Bourdon, à l'épée.

Les rencontres de MM. Charpentier et Joliet, Molendin et Tabouis, Grissier et L. Quenouelle, Masselin et Labiche, au fleuret, et de MM. Lopy et R. Baquet, baron de Eynde et Vanier, à l'épée, complétaient le programme. Une assistance nombreuse les a vivement applaudis.

M. Piel, président, assisté du maître Lafont, professeur du cercle.

Jean Septime.

AUTOMOBILISME

Un Circuit automobile à Dieppe

On annonce qu'un groupe de sportsmen dieppois auquel se sont jointes plusieurs personnalités parisiennes va organiser une course d'automobiles, qui ne sera ouverte qu'aux gentlemen amateurs possesseurs de voitures de course.

Le parcours choisi est celui de 1908 et comporte 500 kilomètres. L'épreuve aurait lieu au mois de juillet prochain.

Le silence d'une voiture est généralement de bon ton, et ce sont les voitures de marques inférieures qui se distinguent par leur bruit. La marque Charron s'est appliquée à rendre ses modèles absolument silencieux.

Charron, Limited, 7, rue Ampère, Puteaux.

**

Volitures de luxe Charron et Renault en location, au mois, à la semaine ou à la journée, s'adresser pour tous renseignements à la maison Bondis et Co, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris. (Conditions spéciales pour soirées et champs de courses.)

**

Les usines Bollée, du Mans, ont à leur actif soixante ans d'expérience industrielle et trente-cinq années d'études spéciales concernant l'automobile. C'est une garantie qu'aucune autre maison ne peut donner. Succursale des usines Léon Bollée : 49, rue de Villiers, Neuilly-sur-Seine.

**

Aux amateurs de voitures légères, maniables, solides, rapides et durables, nous conseillons d'essayer la 12 HP, 4-cylindres, que la Lorraine-Dietrich a lancée depuis quelque temps sur le marché.

**

Les occasions en Renault et en Panhard, complètement à neuf et garanties, ne se trouvent qu'à la maison Outhenin-Chalandre (G. de Kniff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot). Aucune voiture n'est mise en vente sans avoir été démontée jusqu'au dernier boulon et remise en état.

**

M. Santerre vient de prendre livraison d'une 10 HP 4 cylindres Delaunay-Belleville.

AÉRONAUTIQUE

La nouvelle sortie du « Zeppelin n° 1 »

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Berlin, 5 avril.

La nouvelle ascension entreprise par le Zeppelin n° 1 doit durer vingt-quatre heures. Le dirigeable complet aller à Francfort, Strasbourg et revenir à Friedrichshafen en suivant la vallée du Rhin. Il est parti de Friedrichshafen à neuf heures du matin.

Le major Sperling et quatre capitaines du bataillon des aéroliers de Munich sont à bord. Ils avaient l'intention d'arriver à Stuttgart à trois heures de l'après-midi, comme le prouve un télégramme du comte Zeppelin à son neveu; mais le voyage a été contrarié par un vent assez vif, qui a refoulé le dirigeable vers le Sud. A deux heures dix, le Zeppelin cherchait à atteindre Ulm, et se trouvait à 70 kilomètres du point de départ.

— BONNEFON.

Le « Zeppelin » de l'Empire

Le ballon de l'Empire a abordé hier, sans

incident, au hall de Manzel, à sept heures et demie du soir, après une sortie qui a duré onze heures.

**

Un ballon égaré
On télégraphie de San-Dalmazzo (Tende), qu'un grand ballon provenant probablement de France, car il avait le drapeau français, a atterri hier.
Personne ne se trouvait à bord.
Sur la nacelle, on lit le chiffre N. A. F.
On ignore le sort des aéronautes.

CYCLISME

La course Milan-San-Remo a été gagnée avant-hier par l'italien Ganna.
Le Français Emile Georget a eu la deuxième place.

